

Table of Contents

<u>Casalibri, culture et polémique (victor)</u>	1
<u>Da Sundgau Code</u>	2
<u>Le métier d'homme</u>	5
<u>La sonnambula</u>	8
<u>The Burden of Responsibility</u>	11
<u>Le Carnaval</u>	14
<u>Libya</u>	17
<u>Mathematics in Ancient Greece</u>	21
<u>She-Wolf</u>	24
<u>Tales from Spandau</u>	27
<u>Parsifal</u>	32
<u>Les sept piliers de la sagesse</u>	35
<u>The Memory Chalet</u>	38
<u>The Black Swan</u>	42
<u>Paroles de soldats</u>	45
<u>Le Cycle des Robots IV : Face aux feux du soleil</u>	48
<u>Cultures of the Jews III</u>	51
<u>Rêve de fer</u>	55
<u>Er ist wieder da</u>	58
<u>Voyage atlantique</u>	61
<u>Le Cycle des Robots V : Les robots de l'aube</u>	65
<u>Le Cycle des Robots VI : Les robots et l'empire</u>	68
<u>America Right or Wrong</u>	71

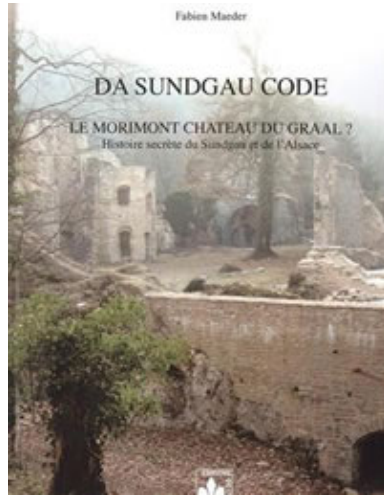
Table of Contents

<u>The Story of Kullervo</u>	75
<u>Ivan Soussanine</u>	78
<u>Cultures of the Jews II</u>	81
<u>Fin ... et nouveau départ ailleurs !</u>	85
<u>Les amis de l'auteur</u>	87
<u>Sur l'auteur</u>	88
<u>Visites</u>	89

Casalibri, culture et polémique (victor)

Da Sundgau Code

Le Morimont château du Graal ? Histoire secrète du Sundgau et de l'Alsace
Essai de « mystoire » de Fabien Maeder



L'auteur déclare deux fois, en tête et en queue de volume, qu'il ne prétend nullement faire de l'histoire, qu'il s'en défie même. Nous voilà prévenus ! Il veut même aller au-delà, en interrogeant la confluence de l'histoire et du mythe, qu'il nomme la « mystoire ». Même s'il se défend d'être conspirationniste, F. Maeder est néanmoins un auteur pour qui toutes choses sont signifiantes, forcément signifiantes. Il n'y a donc plus que des symboles.

Le château du Morimont est un château du sud de l'Alsace, très proche de la frontière suisse. Il est mentionné pour la première fois au XIIe siècle et est en ruine depuis 1635. Mais pour l'auteur, il est bien plus que cela. Appuyant sa démonstration sur des arguments topographiques, étymologiques, historiques et généalogiques, F. Maeder veut démontrer que le château du Morimont est lié au Graal. Le terme de Graal est, toujours selon l'auteur, est à comprendre non comme la coupe ayant recueilli le sang du Christ, mais comme une lignée s'agrandissant de jours en jours et destinée à régner sur une terre enfin unifiée. L'auteur développe son argumentation dans seize chapitres (toujours conclus par un résumé), un préambule, une conclusion, un post-scriptum et enfin, un second post-scriptum. Des illustrations monochromes se trouvent au milieu du livre et une illustration en couleur est présente au tout début dudit livre. L'auteur s'éloigne cependant assez vite du Morimont pour n'y revenir qu'en fin d'ouvrage, laissant même le lecteur penser que l'auteur ne croit plus à sa théorie dans le dernier post-scriptum.

On ne lira pas ici une liste, exhaustive ou non, des erreurs historiques que contient ce livre. Elles sont non seulement très nombreuses, mais en plus, l'auteur déclare expressément ne pas faire l'œuvre historique. Mais comme il lui arrive de confondre le nord et le sud. De plus, on a visiblement menti à l'auteur puisqu'il remercie ses relecteurs mais, au vu du massacre typographique (et les bouts de phrases qui manquent assez souvent), ce travail n'a pas été fait.

Le livre étant paru avant la mort de Otto de Habsbourg, l'auteur lui déclare sa flamme, non seulement en tant que grand européen mais surtout en tant que manifeste membre de la lignée du Graal (dont font partie la tribu de Benjamin, les Mérovingiens et les Etichonides. Il appelle donc à la création d'une royauté européenne (p. 117). F. Maeder nous livre aussi des considérations sur le christianisme (qu'il considère comme perverti non seulement par l'Eglise catholique mais par Paul lui-même qui aurait évincé Pierre, lui-même ayant évincé Jacques le frère de Jésus, tout en écartant Marie-Madeleine). Avec cela, les autres grands thèmes du livre sont l'union sacrée (un humain s'unit à une divinité) et le principe « d'éternel féminin », des idées que l'auteur utilise souvent comme explication.

On cheminera donc dans cette explication gnostique de la visite du Morimont et de ses alentours ainsi que du lien qui unit les Mérovingiens à l'Alsace avec circonspection

(De Gaulle voulant restaurer la monarchie p.116 moui moui moui il n'y a que le comte de Paris qui y a cru à ça 2)

par spurinna @ 07.01.15 - 19:01:41

<http://casalibri.blog.fr/2015/01/07/da-sundgau-code-19940398/>

Le métier d'homme

Roman philosophique autobiographique de Alexandre Jollien.



Voici un livre court (et surtout dense) qui pour de la philosophie, se lit avec aisance. L'auteur ne le cache pas longtemps, il est handicapé. Et comme énormément d'autres philosophes (tous ?), il philosophe à partir de son vécu.

La préface est assurée par Michel Onfray, qui d'une certaine manière propose une lecture qui a l'heur de permettre au lecteur d'avoir quelques clefs de compréhension. Puis A. Jollien prend la suite avec un court avant-propos qui explicite l'objectif qu'il se donne dans ce livre. Le premier chapitre expose l'idée de « combat joyeux » qui pour l'auteur doit être la voie de chacun dans la vie, personne « normale » comme handicapée. La joie est pour l'auteur quelque chose de fondamental. Le chapitre suivant traite de l'unicité du genre humain à partir des plusieurs définitions de l'Homme avant de passer dans le quatrième chapitre au thème de la souffrance comme source d'enseignement (tout en ne se transformant pas en forteresse vide, p. 47). Il y explique le concept d'algodicée, qui contredit le fatalisme et cherche le sens dans la souffrance. Le chapitre suivant démarre par une déclaration de nietzschéisme. Il y postule que s'est non le vécu qui est le siège de la philosophie mais le corps lui-même. Il y parle du corps immobilisé, celui du « légume ». Le chapitre suivant parle de déformation et du fait d'aider. On sent vite que l'auteur n'est pas trop pour l'autoformation des pairs et qu'il est attaché non seulement à la relation maître-élève mais aussi à laisser la possibilité aux gens d'aider les autres (et sans que celui qui reçoit ressent de l'humiliation).

« Mon semblable qui me veut différent » est quant à lui un chapitre qui détaille comment les autres modèlent le soi, a priori quand ces autres vous qualifient de « différent ». Enfin, le dernier chapitre, qui reprend le titre du livre, est en réalité la conclusion du livre. Le métier d'homme est en effet le métier de chacun, chacun étant apprenant dans la vie. Volonté et joie, tels sont dans cette conclusion ces maîtres-mots.

Nous avons déjà souligné la facilité de lecture (non parce que le livre est court mais parce que le propos est clair). Il nous faut aussi faire ressortir l'assise intellectuelle sur laquelle repose ce livre (Aristote, Saint Augustin, Valéry et donc Nietzsche, parmi d'autres) même si l'on peut regretter que les notes attachées aux citations ne renvoient pas vers des références plus précises que les noms des livres d'où sont tirées lesdites citations. Mais l'auteur remet certaines choses en place (sur la chance d'être handicapé par exemple, p. 62, et c'est là son apport premier.

Une respiration et un point de vue inhabituel et intéressant !

(et on cite aussi Antoine Prost p. 60 7/7,5)

par spurinna @ 13.01.15 - 00:12:35

<http://casalibri.blog.fr/2015/01/12/le-metier-d-homme-19964517/>

La sonnambula

Livret de Felice Romani d'après Eugène Scribe, et musique de Vincenzo Bellini.
Opéra produit par l'Opéra de Francfort sur le Main.

Avec Bellini, même la Suisse devient terre de barbarie où un voyageur va chercher à introduire la Raison, ou tout du moins la Science. Mais cet opéra de longueur moyenne (2h15) n'est pas suissophobe, il veut juste montrer, dans un style lyrique qui a bien quitté le XVIII^e siècle mais n'est pas encore arrivé dans l'opéra romantique, qu'à la fin l'honnêteté est vainqueur, en plus de l'amour, bien entendu.

L'opéra démarre avec les préparatifs du mariage d'Amina avec Elvino. Amina est aidée par sa mère et tout le village se réjouit, sauf la tenancière de l'auberge Lisa, amoureuse d'Elvino, qui refuse les offres d'Alessio. Arrive un voyageur qui connaît le vieux conte décédé qui vivait dans son château en haut du village. Comme il se fait tard, il prend une chambre à l'auberge et complimente Amina. Les villageois avertissent le voyageur, qui se trouve être le conte Rodolfo, que les nuits ne sont pas sûres, à cause du fantôme, ce que le conte ne croit pas. Elvino, jaloux, fait une scène à Amina à cause des compliments du conte. Un fois dans sa chambre, le conte courtise Lisa mais tous deux sont interrompus par l'arrivée d'Amina, en état de somnambulisme. Dans ses songes, elle s'adresse au conte, pensant s'adresser à son futur époux. Le conte quitte la chambre, ne sachant que faire. Voulant saluer le conte, un groupe de villageois rentrent dans sa chambre et y trouvent Amina endormie. Cette dernière ne peut justifier sa présence et Elvino rompt les fiançailles.

Quelques heures plus tard, tandis que des villageois se rendent chez le conte pour lui demander d'aider Amina, cette même Amina cherche le réconfort auprès de sa mère. Elle rencontre Elvino qui lui dit son grand malheur et lui arrache l'anneau de fiançailles qu'il lui avait donné la veille. Le conte essaie d'expliquer infructueusement le somnambulisme aux villageois et tente de convaincre Elvino qui veut maintenant, séance tenante, épouser Lisa. Teresa, la mère d'Amina, accuse alors Lisa n'avoir aussi été dans la chambre du conte, preuve à l'appui. Elvino se sent trahi une seconde fois, mais à ce moment apparaît Amina sur une corniche, de nouveau somnambule. Elle plaint son amour malheureux et fait la preuve des dires de Rodolfo. A son réveil, elle peut à nouveau embrasser Elvino, tandis que le village se réjouit à nouveau.

Le plateau est le même pour le premier et le second acte. L'élément central est un plan inclinable, qui change plusieurs fois d'orientation lors de la représentation, couplé à un écran sombre qui permet grâce à un jeu de lumière adéquat de donner une impression de sépia quand le chœur est derrière ledit écran. Plusieurs ouvertures sont découpées dans les murs sur les côtés de la scène, que les acteurs peuvent emprunter selon l'orientation de ce plan inclinable. Le blanc domine, permettant des variations selon les scènes (on peut donc distinguer des arbres dans le troisième tableau), mais ces variations sont trop subtiles pour réellement impacter l'action. En arrière de la scène, enfin, une grande courbe permet la déambulation d'Amina à plusieurs occasions. Les costumes sont inspirés par l'après-guerre en Europe, sans fantaisie. Si l'orchestre n'a pas été sans gamelles (ouh, le solo de cor) mais néanmoins plutôt efficace, du côté de la distribution, les choses sont inégales. Amina remplit le rôle à merveille, Rodolfo méritait encore plus d'applaudissements que ceux qu'il a reçus, tandis que Lisa, Alessio et Teresa faisaient le boulot. La grosse déception, c'est Elvino. Pas de coffre, assez plat (à tel point qu'il nous faut considérer la maladie comme explication), il souffre terriblement de la comparaison avec Rodolfo.

Un bon moment donc pour une œuvre à laquelle il manque un petit truc (l'action laisse pourtant entrevoir des choses qui ne se concrétisent pas dans le final) pour faire passer cet opéra au rang des plus grandes œuvres du répertoire.

(ce plan inclinable avait bien peu d'intérêt 6,5)

par spurinna @ 19.01.15 - 15:10:00

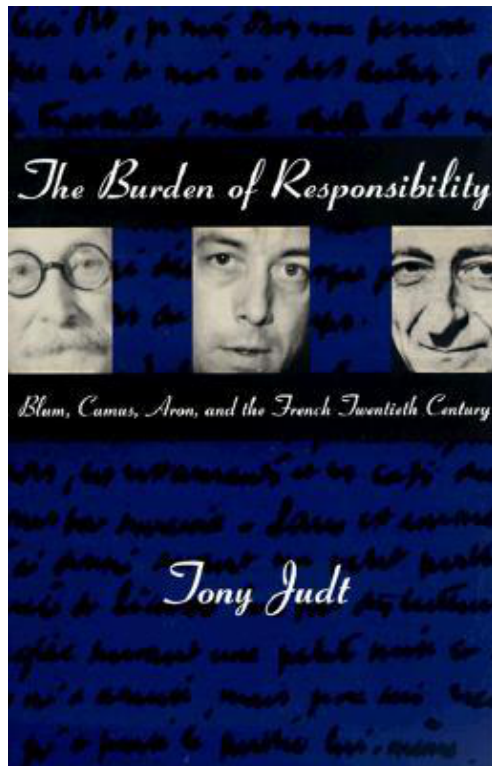
<http://casalibri.blog.fr/2015/01/19/la-sonnambula-19989841/>

The Burden of Responsibility

Blum, Camus, Aron, and the French Twentieth Century

Essai d'histoire culturelle de Tony Judt.

Paru en 1998 en français sous le titre La responsabilité des intellectuels



Des ministres, commissaires, théoriciens et enquêteurs, [] vont tenter de changer l'homme en ce qu'il serait spontanément si leurs théories étaient vraies. Raymond Aron, Etudes politiques, p. 179, cité p. 148

Nous continuons notre série consacrée à Tony Judt, l'historien anglais qui avait pour spécialité l'histoire culturelle française et le socialisme. Il revient cette fois avec trois portraits, ceux de Léon Blum, Albert Camus et Raymond Aron, dont les livres précédents montraient déjà que les personnes portraturées comptaient dans le panthéon personnel de l'auteur. La lecture allait-elle nous montrer que T. Judt les considère comme des héros ou qu'il les voit comme des modèles, réutilisables à notre époque ?

Le livre est logiquement construit en trois parties, chacune d'elle consacrée à une personnalité. Mais avant cela, il y a une excellente introduction où l'auteur explique notamment son choix (p. 26-27) mais aussi l'irresponsabilité qui selon lui caractérise les hommes politiques et les intellectuels en France entre 1918 et 1958.

La première partie sur Léon Blum commence étrangement, quand T. Judt déclare que Léon Blum est à moitié oublié en France à l'heure actuelle (p. 29), ce qui semble un trait un brin forcé pour ce qui est de la France (mais peut-être pas du monde anglo-saxon). Le second point qui vient à l'esprit est l'économie de notes infrapaginales, et donc le peu de renvois (par exemple quand l'auteur dit que certains biographes de Léon Blum le qualifient d'homme de la Renaissance, p. 35). On peut comprendre l'envie de légèreté mais cela frustre aussi. N'étant pas un spécialiste de la grosse production littéraire de L. Blum, nous apprenons par exemple qu'il était bien plus moraliste qu'idéologue (p. 39), doté de capacités mentales exceptionnelles (p. 64), sioniste mais pour les autres, ceux qui ne vivent pas en démocratie (p. 41-44). Même si l'on peut discuter de l'analyse que fait l'auteur sur le 6 février 1934 (p. 46, sur l'intention des manifestants par exemple), ce dernier saisit très bien la nouveauté que constitue L. Blum en 1936 (p. 69), le combat contre lui-même que fut la direction de la SFIO (p. 57) ou une lucidité presque constante (p. 83, sur la différence entre le capitalisme étatsunien qui laisse naître la nouvelle économie et le capitalisme français qui ne laisse pas mourir l'ancienne

économie).

La seconde partie (qui reprend parfois des passages déjà lus dans Past Imperfect ([ici](#)), comme p. 106-114), celle consacrée à Camus, montre avant toutes choses la marginalité de l'écrivain (un thème loin d'être absent des deux autres portraits mais qui est bien plus accentué ici). T. Judt voit A. Camus lui aussi comme un moraliste (p. 121), le replaçant ainsi dans une longue tradition française (il est comparé à Blaise Pascal p. 135). Si l'auteur est très imprécis sur les origines alsaciennes d'A. Camus (p. 104), marqué par l'actualité algérienne au moment de la rédaction du livre (en 1998, p. 120), il montre aussi avec précision comment A. Camus, vu au sortir de la guerre comme l'avenir de la France à de nombreux points de vue, va se détacher de l'idéologie communiste (il critique le hégélianisme comme religion avec vingt ans d'avance, p. 94) et conséquemment de l'intelligentsia parisienne (qui à sa différence, a globalement vue la Résistance d'assez loin). Ce rejet mais aussi son apport intellectuel font certes apparaître A. Camus comme isolé, mais cette image est trompeuse tant il est en accord avec de nombreux intellectuels européens exilés (p. 128-131). Ils ont l'exil en commun. La conclusion de cette seconde partie est admirative, mais surtout brillante (p. 131-135).

Enfin, la troisième et dernière partie est consacrée à Raymond Aron, un des esprits les plus brillants de la France du XXe siècle. T. Judt le caractérise comme socialiste, libéral et réaliste et regrette (comme R. Aron lui-même) que la grande œuvre qui était attendue de lui ne vit jamais le jour (p. 171). Là encore on apprend pas mal de choses sur R. Aron, comme son rapport à la judéité (complexe, comme celle de T. Judt, p. 174-177 mais qui prend moins de place dans ce livre que ce que l'introduction laissait penser), son refus du terme totalitaire mis à toutes les sauces (p. 152-154), et sur le fait que R. Aron, lui, n'est pas un moraliste, qu'il a parié sur la « Raison contre l'Histoire » (p. 182), et qu'il marque un nouveau départ pour le débat public en France. Là encore, T. Judt est critiquable sur sa vision de la politique internationale française (p. 179) où il est possible qu'il ne voit pas l'objectif interne d'une telle politique, mais cela n'entame en rien le feu d'artifice qui couronne ce livre (p. 181) et montre à ceux qui en doutaient encore l'ampleur et la hauteur de vue de l'historien britannique.

Sommes-nous arrivés au bout de T. Judt ? Sans doute pas ! Nous aurons donc plaisir à revisiter ce grand connaisseur de la France et de son rayonnement intellectuel.

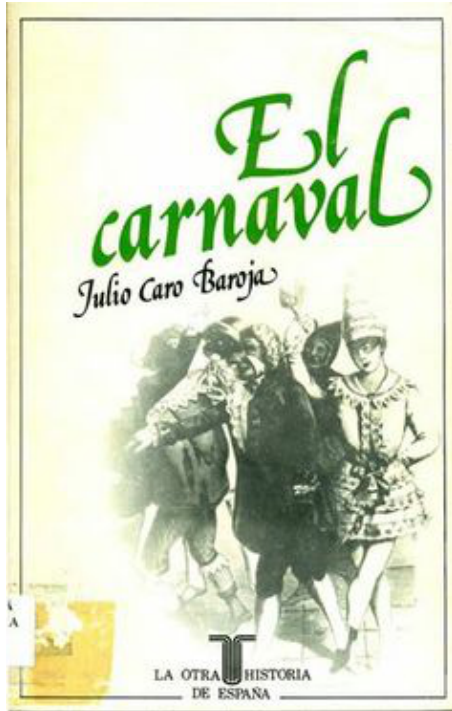
(Camus, un homme tellement torturé qui connaissait ses limites 8,5)

par [spurinna](#) @ 26.01.15 - 19:28:46

<http://casalibri.blog.fr/2015/01/26/the-burden-of-responsibility-20014121/>

Le Carnaval

Essai d'ethnologie historique de Julio Caro Baroja.



Le carnaval, c'est de saison ! Si tout le monde s'accorde sur le fait qu'il était différent au Moyen-Âge, à l'époque moderne comme au XIXe siècle, les spécialistes sont moins à l'unisson quand il s'agit de définir sa signification et son origine. J. Caro Baroja s'attaque au problème à partir de notes prises dès les années 1930 dans de nombreuses contrées espagnoles (mais son oncle était déjà actif dans ce genre de recherches, p. 90) qu'il rassemble pour en faire un livre en 1965. Si dans le livre les exemples sont très souvent ibériques, la théorie a elle une portée bien plus ample, européenne pour le moins.

Le livre s'ouvre sur une introduction touffue mais qui reste encore très marquée par la science du XIXe siècle (les civilisations p. 16, une vision qui revient p. 171). Le ton y est aussi donné : les théories de Edward Tylor, James Frazer et Wilhelm Mannhardt (trois ethnologues de la fin du XIXe siècle et des débuts du XXe qui sont partisans des thèses dite évolutionnistes dans le développement de l'humanité) subissent une attaque frontale (avec des piques de rappel tout du long de l'ouvrage, par exemple p. 135, p. 88, p. 269 ou p. 291, une vraie obsession). L'auteur montre aussi son opposition à l'école associationniste et aux théories totémistes au cours de l'ouvrage.

Puis la première partie développe plusieurs thèmes, comme l'importance du carnaval, une approche linguistique, de quels actes est fait le carnaval, l'importance du coq, les brimades, les festins, l'enterrement du Carême, sa mort par le feu et enfin la relation du carnaval au rythme des fêtes hivernales et printanières. La seconde partie veut explorer trois types de fêtes hivernales en quelques treize chapitres, dont beaucoup se concentrent sur des spécificités locales dans les Pays Basque, les Asturies, le Léon, la Catalogne, Madrid, avant d'élargir au reste de l'Europe et à l'Afrique (très brièvement). Le propos se concentre sur la célébration du début de l'année et des calendes, sur les luttes rituelles et les luttes entre jeunes, les mascarades (y compris en Grèce classique) avant que cette seconde partie ne s'achève sur une interprétation de la mascarade d'hiver (avec un schéma naissance/lutte/mort/résurrection/mariage). La troisième et dernière partie (répartie elle aussi en treize chapitres) traite des autres fêtes hivernales avec au menu trois modèles : les Saturnales, les Lupercales et les Matronalia. Ces trois modèles se déclinent en plusieurs manifestations : l'élection des « petits évêques » (pour la St. Nicolas par exemple), le roi de la fève, la fête des fous, les rois de porchers ou de bergers, les rites de préservations, les travestis fouetteurs, la Saint-Agathe et la fête des

compères ou des Commères. La conclusion fait un très bon résumé du livre, en soulignant le caractère à la fois général et fragmenté du carnaval en Europe (fruit de la romanité et du christianisme), son caractère social et la couche de mythes que le carnaval transporte. L'auteur refuse le terme de « survivances » tout comme l'idée qu'il y ait un changement de signification. Il constate par contre la mort lente du carnaval, qu'il distingue bien de l'exode rural (le carnaval n'est pas que rural, il est tout autant un phénomène urbain).

La traduction a pris de l'âge (et est même parfois fautive), ce qui ne rend pas plus attractif un livre qui a déjà une sérieuse tendance à tomber des mains du fait des descriptions sans fin. Certaines informations sont explicitées avec un peu de retard par le traducteur (p. 133, ce dernier nous dit que Carême est un nom féminin en espagnol, ce dont on se doute depuis une centaine de pages en lisant les poèmes sur le Carême). Ce livre est donc d'un grand intérêt pour comprendre Carnaval, ses moments et ses origines possibles, mais il pourrait être beaucoup amaigri. Il a ses très bons moments aussi (qui souvent montrent la formation classique de l'auteur), comme la troisième partie dans son ensemble, mais aussi le chapitre sur l'étymologie du mot carnaval ou celui sur les mascarades en Europe et en Afrique. On mesure aussi quel temps difficile est carnaval pour les chiens et les chats en Espagne, mais plus encore pour les coqs qui sont les victimes de rites que l'on a du mal à concevoir aujourd'hui.

Pour les courageux ou ceux qui n'hésiteront pas à sauter des passages

(le bouc suédois, très présent au moment de Noël, est très lié à ses fêtes de début et de fin d'année, p. 271-276,5)

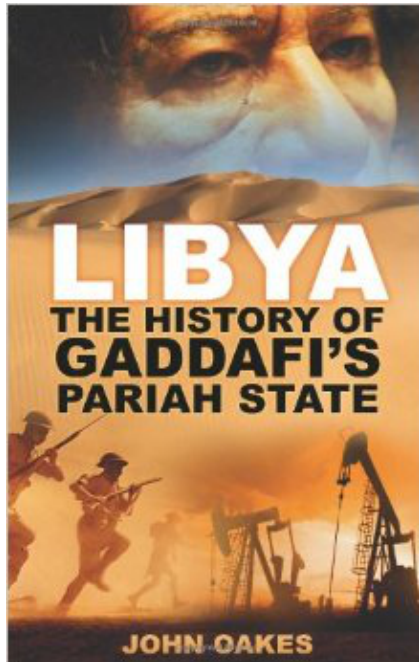
par [spurinna](#) @ 19.02.15 - 00:11:16

<http://casalibri.blog.fr/2015/02/18/le-carnaval-20109963/>

Libya

The History of Gaddafi's Pariah State.

Essai sur l'histoire de la Libye de John Oakes.



La fin de Mouammar Kadhafi et de son régime n'a pas amené la démocratie en Lybie et a même fait disparaître le peu de sécurité qu'il y avait dans le pays (si vous n'étiez pas un opposant, bien entendu). La guerre civile qui fait rage montre non seulement que le défunt dictateur était un fin politicien mais aussi que les divisions de la Lybie que l'instauration de la royauté puis la république avaient masquées ne sont toujours pas à ranger parmi les choses du passé : la Tripolitaine, la Cyrénaïque et le Fezzan sont à nouveau en plein antagonisme. A cela, il faut ajouter que la Libye est touchée par la lèpre djihadiste (ou plus précisément, que ces derniers ne sont non seulement plus visibles mais aussi bien plus puissants qu'avant 2011), à tel point que l'Égypte agit sur le territoire libyen.

Si la plus grande partie du présent livre (J. Oakes semble avoir travaillé dans le monde aéronautique) est consacrée à la Libye de l'après Deuxième Guerre Mondiale (et le titre annonce de ce point de vue très bien la couleur), J. Oakes n'oublie pas d'informer son lecteur sur comment s'est formé ce pays. Après avoir informé le lecteur de ses choix de translittération et une très courte introduction de pure forme, il fait démarrer son récit avec quatre acteurs dont les actes ont encore aujourd'hui des résonnances : les Phéniciens, les Grecs, les Romains et les locaux de l'époque, les Garamantes. Le second chapitre est ensuite logiquement centré sur la conquête arabe mais en mettant en relief ce que J. Oakes qualifie de véritable conquête : non pas le passage des Arabes en route vers l'Espagne (dont peu restent sur place), mais la migration de tribus bédouines qui installent un système de tribus dominantes et dominées. Ce système est aujourd'hui encore à la base de la société libyenne. Le troisième chapitre nous fait quitter le Moyen-Âge pour s'intéresser à la domination ottomane sur la Lybie, dont la mainmise fluctue selon les intérêts stratégiques de la Sublime Porte ou la force des califes. C'est durant la domination ottomane que la Libye voit la première intervention armée des États-Unis sur son sol, entre 1803 et 1805.

Le chapitre suivant montre le remplacement des Ottomans par les Italiens, partis trop tard dans la compétition coloniale et qui souhaitent faire renaître la Libye des Sévères (d'où la dynastie impériale est originaire) en lançant une politique de colonisation de peuplement aux résultats limités. La ville de Tripoli est favorisée mais les brutalités s'enchaînent, surtout dans les opérations de pacification des oasis. Après 1945 (et les durs combats entre les Alliés et l'Axe auxquels les Libyens ne comprennent rien), La Libye avance vers son

indépendance sous l'égide de l'ONU (J. Oakes avance que c'est le seul cas à ce jour) sous la forme d'une monarchie dirigée par le chef de la confrérie islamique des Senoussi, des opposants de longue date à la colonisation italienne. Mais l'indépendance est proclamée alors que le pays ne compte qu'une douzaine de diplômés, que le roi ne souhaite pas vraiment exercer le pouvoir, que la présence italienne est encore très forte, que celle des Britanniques et des Etatsuniens ne l'est pas moins (pour cause de Guerre Froide), de Suez, des affaires de Palestine et que en plus, du pétrole est découvert. Beaucoup de facteurs qui handicaperont le développement de la Libye. La corruption est endémique, le pouvoir vacant malgré des accords pétroliers plutôt en faveur du pays si l'on considère les exemples du Golfe persique. Ce qui nous amène aux trois chapitres consacrés à Kadhafi.

Le premier de ces chapitres détaille son enfance, sa formation (courte et peu couronnée de succès), son admiration pour Nasser, l'organisation du coup d'Etat (dès l'école !) et la prise de pouvoir en 1969. Le second chapitre raconte les débuts de la république libyenne, entre dictature, projets pharaoniques d'adduction d'eau, rapprochement avec l'URSS et volonté de création d'un « Etat des masses ». Mais la Libye s'isole progressivement au point de vue international, et ceci malgré une reconnaissance rapide des nouvelles institutions. Le dernier chapitre sur le régime Kadhafi est centré sur l'aide au terrorisme international que ce dernier a apportée (son action diplomatique en Afrique n'est malheureusement quasiment pas abordée dans le livre) avec les exemples de l'IRA, des attentats de Lockerbie et du DC10 d'UTA et de la fusillade de la place St. James à Londres. Les programmes visant au développement d'armes à effet de masse sont aussi abordés dans ce chapitre. Enfin, un ultime chapitre brosse le tableau des débuts de la guerre civile en 2011, qui se catalyse en février en Cyrénaïque (très agitée depuis les années 90) après la disparition de prisonniers et sous l'influence du Printemps tunisien. Aux manifestations répond la répression, de plus en plus dure, qui poussent les manifestants à s'armer. Rapidement, des unités militaires se rallient aux insurgés. Le 19 mars, des puissances occidentales viennent en aide à ces derniers. La rédaction du livre est achevée peu après mais J. Oakes s'interroge encore sur le devenir de la Libye dans sa postface, écrite après la mort de M. Kadhafi, le 20 octobre 2011 en détaillant les défis auquel le pays est confronté, mais le ton est, sans surprise, pessimiste. L'ouvrage est complété par les notes, une courte bibliographie indicative et un index.

La première impression qui nous vient après la lecture de ce livre de moins de 200 pages, c'est qu'il a visiblement été écrit à la va-comme-je-te-pousse, sans réel plan solide. Certes, l'auteur n'est pas un historien professionnel, et même un amateur passionné qui est aussi un témoin, mais il aurait été bon que l'éditeur donne un petit coup de pouce sur ce point, comme il aurait fallu faire une relecture de plus, au vu du nombre d'erreurs typographiques (comme par exemple p. 105, avec un effet comique) ou des erreurs dans les noms communs (deux l'un derrière l'autre p. 172). J. Oakes n'a cependant pas été témoin de la chute de Carthage dont il exagère la destruction (p. 17), ni du triomphe de L. Cornelius Balbus Minor en 19 a. C. en que l'auteur qualifie d'étranger (alors qu'il est pourtant romain mais l'auteur semble le confondre avec son oncle, qui cependant était lui aussi romain). La courte partie sur l'Antiquité est donc affaiblie. Mais les autres parties ne sont pas exemptes d'erreurs ou d'approximations, avec des problèmes de dates pour le début de Deuxième Guerre Mondiale en Lybie (p. 68), le Puntland qualifié à tort d'Etat corsaire (p. 42), la confusion entre l'Alsace et la Lorraine qui affaiblie la démonstration (p. 78), l'espion Markus Wolf devient Karlo (p. 135) ou confond le pays de départ et la ville-étape du DC10 d'UTA (p. 158). L'auteur change aussi d'avis en quelques pages (l'attentat suicide de Benghazi loué p. 162-163, devient suspect p. 170).

La vision est très britannique (sur Suez par exemple, p. 117), mais sans excès, et c'était attendu. J. Oakes apporte aussi des renseignements intéressants sur la vie des Bédouins et leur isolement culturel jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale (p. 112) ou sur les liens entre Kadhafi et les Janjawid du Soudan (p. 146). L'expérience professionnelle auprès de la East African Airways de l'auteur est aussi d'une grande aide pour l'analyse de l'attentat de Lockerbie (p. 155-156). Le paysage géopolitique de 2011 pourrait être plus fouillé (p. 166). Les cartes sont d'un grand intérêt, même si la démographie actuelle aurait mérité plus d'intérêt. On ne parle jamais des Toubous !

C'est donc un livre qui nécessite de l'attention tout en étant plein de renseignements, tant pour le novice que pour le lecteur qui suit la marche du monde. Les illustrations au milieu du livre apportent une petite pause pas forcément nécessaire mais permet de mettre des images sur certains noms.

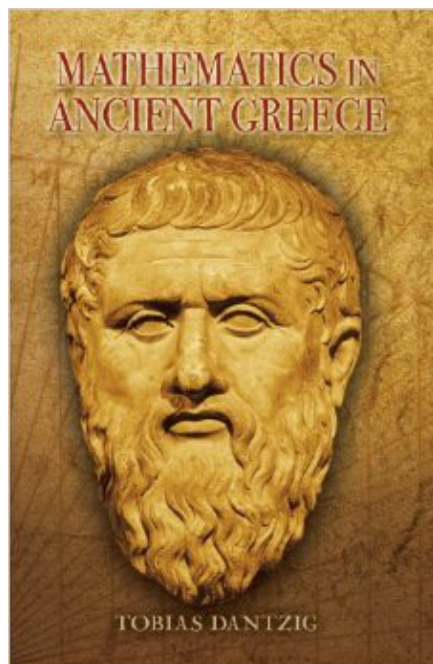
(tiens les Français occupent le Fezzan en 1944 7,5)

par spurinna @ 25.02.15 - 21:47:31

<http://casalibri.blog.fr/2015/02/25/libya-20137489/>

Mathematics in Ancient Greece

Essai sur l'histoire des sciences par Tobias Dantzig.



Ce livre était censé être le premier volume d'une trilogie consacrée à l'histoire des mathématiques, qui devait aller de l'Antiquité grecque au XIXe siècle. Mais la mort de l'auteur un an après la parution du présent ouvrage (en 1955) semble avoir empêché la parution des volumes suivants (même si le second volume semblait bien avancé déjà en 1955). L'auteur a une expérience de la recherche de pointe en mathématiques puisqu'il est un élève de H. Poincaré, et qu'il enseigne, après quelques tribulations et des emplois inhabituels pour un chercheur, dans de prestigieuses universités étatsuniennes.

Après une préface consacrée à la présentation du projet (avorté donc) et qui parle de l'auteur lui-même en creux (les étrangers qui parlent la langue du moment, de la part d'un Allemand émigré aux Etats-Unis), le livre est construit autour de deux pôles. Le premier de ces pôles est celui de la présentation des acteurs de leur environnement. Sept chapitres sont ainsi consacrés aux Grecs et à l'espace hellène, aux fondateurs Thalès et Pythagore, à la naissance de la géométrie (et à Euclide ainsi qu'à l'influence babylonienne sur les penseurs grecs), comment Thalès a mesuré la hauteur de la Grande Pyramide de Gizeh avec l'ombre d'un homme (selon la tradition), la fascination des Grecs pour les pentacles, pentagrammes et le nombre d'or (qui se transmet aux peintres de la Renaissance), aux pseudomathématiciens (qui ont même répondu aux problèmes sans solutions) qui pour l'auteur sont une engeance inévitable et pénible et quels sont les limites intellectuelles qui ont fait que les Grecs se sont contentés du compas et de la règle.

La seconde partie rassemble une suite de cas, d'avancées même, dues aux mathématiciens grecs. T. Dantzig met en rapport les découvertes de l'Antiquité avec celles des mathématiciens postérieurs, principalement ceux du XVIIIe et XIXe siècle et met en relief que souvent les découvertes grecques ne sont dépassées que 2000 ans plus tard. Avec de nombreux croquis, on passe ainsi de la preuve du théorème de Pythagore (que T. Dantzig attribue à Thalès) aux équations quadratiques de Diophante, les croissants d'Hippocrate, la quadratrice d'Hippias, l'algorithme d'Euclide, l'approximation de π d'Archimède, la formule de Héron et enfin, les cordes d'Hipparque. L'auteur mentionne qu'il a prévu de traiter quelques avancées de l'Antiquité tardive dans son second volume qui devait s'appeler Des siècles de poussée.

Même s'il fait moins de 200 pages, ce livre demande des connaissances en mathématiques qui dépassent celles que l'on peut acquérir au lycée. Il faut donc sérieusement s'accrocher pour avoir une idée de quoi il est

question à la fin de chaque étude de cas. La première partie est plus facile à lire, principalement parce qu'elle est historique (ou un billet d'humeur contre les amateurs qui croient avoir découvert la pierre philosophale, le sixième chapitre). Les qualités de mathématicien de l'auteur sautent très vite aux yeux, et comme c'est bien normal, ses qualités d'historien sont plus lacunaires (sans être nulles, et de loin, même s'il a une tendance à ne pas nommer les auteurs qu'il cite), et liées à son temps (sur l'étymologie du mot pyramide, p. 47). On commence ainsi très fort en parlant des Aryens à la p. 15 et à la p. 18 (on est en 1955), tout comme il est questions d'esclaves qui construisent les pyramides en Egypte (p. 49) ou de textes transmis que par les Arabes (p. 24, sur ce point voir [ici](#)). L'auteur montre aussi son aversion pour le Moyen-Âge (p. 78), qu'il qualifie d'âges sombres sans distinction (même si il sait que le terme lui-même est combattu, p. 181). On sent à la fin du livre qu'il tient le christianisme pour coupable de l'arrêt des découvertes mathématiques (sans pour autant accrédi-ter l'idée de décadence, p. 188). T. Dantzig exprime aussi une certaine mauvaise humeur contre les tenants du nombre d'or (p. 56-59, sur les actuels, pas les contemporains de Léonard de Vinci), sur les pseudomathématiciens (ce chapitre s'éloigne bien plus que d'autres du titre de ce livre), et la manière dont sont enseignées les mathématiques et la géométrie (un classique, p. 89).

Si l'auteur réussit à montrer au lecteur comment on avance dans les connaissances mathématiques à travers certains problèmes et à quel point les mathématiques étaient proches de ce qui est aujourd'hui de l'occultisme durant toute la période moderne, il échoue nous semble-t-il à démontrer que les Grecs étaient limités dans leur recherche par des tabous (faute d'arguments) et limite la différence entre l'Antiquité et la période moderne au langage (c'est-à-dire à un langage mathématique normalisé, p. 183) sans prendre en compte le changement dans les moyens physique de transmission (le livre).

C'est donc un livre complexe à lire mais qui apporte tout de même un éclairage très intéressant sur l'histoire des sciences dans l'Antiquité et sur les esprits brillants à qui nous devons beaucoup.

(ah, la musique des sphères p. 69, quel concept fascinant 6,5)

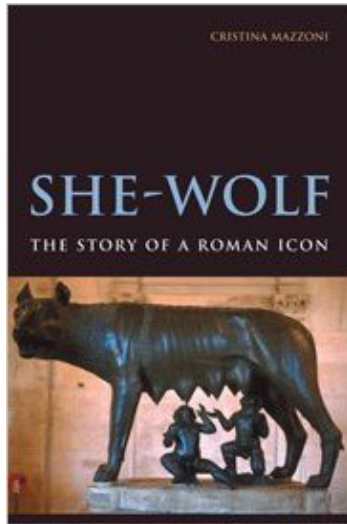
par [spurinna](#) @ 03.03.15 - 18:53:47

<http://casalibri.blog.fr/2015/03/03/mathematics-in-ancient-greece-20157386/>

She-Wolf

The Story of a Roman Icon

Essai d'histoire, de littérature et d'histoire de l'art par Cristina Mazzoni.



La louve qui allaite deux bébés est indéniablement une image très connue, bien plus que n'importe quelle image se rapportant à un mythe de fondation d'une cité antique. Qui peut dire en face d'une illustration que cette dernière représente la fondation d'Athènes, de Carthage, de Sparte ou de n'importe quelle autre cité antique ? Ainsi la louve romaine n'est pas juste ce groupe statuaire conservé sur le Capitole à Rome mais de part ses représentations, ses reproductions et le symbolisme qu'elle transporte, elle nourrit la culture occidentale depuis des siècles.

Cristina Mazzoni, qui enseigne les langues romanes à l'université du Vermont, signe ici un livre très équilibré qui analyse avec grande justesse la place de la louve romaine dans la culture occidentale. Le livre est construit sur un plan tripartite avec trois sous-parties (le grand classique des études historiques). La première des ces parties est conservé au bronze lui-même, dans l'Antiquité, au Moyen-Âge et à l'époque moderne, puis enfin des XIXe aux XXIe siècles. Il est question de l'origine du bronze (étrusque ou médiéval, car on sait quand on été ajouté les deux bambins), ses lieux de conservation (le Latran, le Capitole), la manière dont il fut utilisé (figure de la justice papale, puis de sa magnanimité envers la ville de Rome), la manière dont la louve est vue (expression de grandeur passée, c'est-à-dire une ruine) mais aussi comment elle est présentée dans les guides touristiques.

La seconde partie se concentre sur les traces écrites ayant attiré à la louve, avec la même répartition chronologique que dans la première partie, s'étalant entre les sources romaines et un roman de 2006. Il y est question de l'ambiguïté du terme lupa, de la louve comme expression de misogynie (p. 117-121), de la férocité mais aussi de l'instinct maternel. Elle est mère de tous les Romains (Romulus et Remus sont des bâtards) mais aussi une bête sauvage, toujours affamée. Enfin, la dernière partie (là encore nantie de la même structure interne), aborde la question des représentations de la louve capitoline, sur des stèles funéraires, des panneaux en ivoire avec la représentation de la crucifixion, l'héraldique civique (Pérouse, Sienne), la peinture et la statuaire, l'art du Rinascimento, fasciste et contemporain. Le volume est complété par une bibliographie et un index.

Il est clair dès le début pour le lecteur habitué aux ouvrages traitant d'archéologie comme le présent livre n'a pas été écrit par une archéologue. La description de l'œuvre est en effet très loin des standards du genre (p. 174, sur le Miroir de Bolsena, où elle manque le fait qu'il existait un manche au miroir, ou sur la fontaine de la Piazza Maggiore de Pérouse, p. 199, décrite avec trop de hâte), et l'on apprend seulement à la 30e page que le groupe statuaire n'est pas ce que voyait les observateurs du Moyen-Âge, du fait de l'adjonction des deux

enfants sous la louve à la fin du XVe siècle. Quand à la documentation scientifique sur l'artefact en lui-même, elle est absente elle aussi (mais là, l'auteur n'est pas aidé par la controverse sur l'origine de la louve, qui n'est pas entièrement publique). De manière générale, le livre manque de beaucoup de choses nécessaires pour en faire un ouvrage pleinement scientifique : des notes, des références claires ou une critique plus complète des sources. C. Mazzone manque aussi parfois d'aller au bout de ses réflexions (sur D. Annunzio p. 150, sur la louve siennoise p. 202, sur l'Ara Pacis Augustae p. 186-191). Enfin, la partie sur les reines de France (ou épouses françaises de souverains anglais) qui furent traitées de louve est plutôt imprécise historiquement.

Si la partie archéologique pourrait être améliorée (elle n'est cependant pas dénuée de qualités, comme notamment le passage sur le remplacement du lion romain par la louve, p. 49-56), la partie sur la littérature est de très haute tenue, aidée en cela par la qualité littéraire intrinsèque du livre (et son humour pince sans rire, p. 4-5 mais parfois aussi des passages très verbeux ou des répétitions). Les commentaires de Dante, de Byron (p. 65-69) ou de Lakhous montrent que l'auteur est dans son élément. L'auteur a été particulièrement attentif à la production contemporaine, tant dans la littérature et l'art pariétal que la publicité (p. 255), ce qui est un réel plus.

Malgré ces quelques faiblesses, C. Mazzone a réussi à écrire un livre très instructif et abordable, 260 pages denses sur un sujet qui est encore aujourd'hui l'objet de féroces disputes scientifiques mais aussi mémorielles (en Moldavie par exemple).

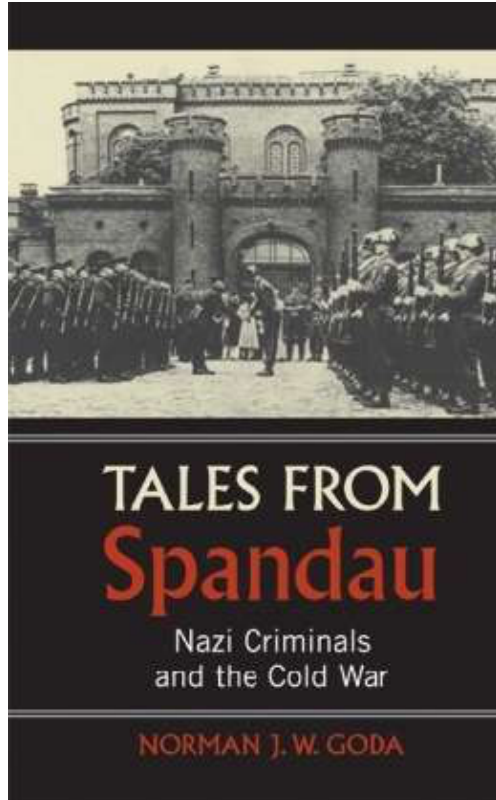
(l'exportation de reproductions de la louve capitoline, une activité italienne peu connue p. 70-75 ...6,5)

par [spurinna](#) @ 15.03.15 - 13:06:42

<http://casalibri.blog.fr/2015/03/15/she-wolf-20187029/>

Tales from Spandau

Essai historique de Norman Goda.



The issue here is not whether Hitler's closest associates deserved long prison sentences. They deserved far worse. The question is how punishment affects the aim of the trial itself. Hermann Göring, sentenced to hang at Nuremberg, predicted that within fifty years German towns and villages would build statues in his honor. None have been built. Yet Konstantin von Neurath, sentenced to fifteen years at Nuremberg, became a martyr in the eyes of many West Germans, as did Rudolf Hess. Those hanged at Nuremberg were only discussed afterward as historical figures. The others became subjects of heated discussions concerning the nature of the verdicts and the memory of the past. (p. 9)

C'est un monde qui paraît si loin, et qui en même temps est mort il y a moins de 25 ans. Un monde où quatre Puissances co-administrent une prison avec un seul prisonnier, surveillé par une quarantaine de gardes armés et de gardiens, après avoir co-administré un pays et une ville. Et ceci pendant trente ans. Cette prison, qui devait être provisoire mais pourtant pouvoir accueillir une centaine de détenus, n'a jamais accueilli plus de sept internés dont six l'ont quitté avant 1967. Et pourtant, malgré cette surveillance, son dernier détenu parvient à se suicider en 1987 (mettant fin aussi à la prison elle-même et à des dépenses lourdes pour la ville de Berlin qui en avait la charge financière).

Le présent livre commence comme de juste avec une introduction qui rappelle au lecteur la teneur du Procès de Nuremberg (en réalité le premier d'une série, mais dont le format et la légitimité sont questionnés depuis le début, y compris par les Alliés) qui a duré presque un an et qui s'achève en octobre 1946 par la condamnation à mort de douze des inculpés, par des peines de prisons de longueurs variables pour sept inculpés et par l'acquiescement de trois personnes (Hjalmar Schacht, Frantz von Papen et Hans Fritzsche). Premier tribunal d'un genre nouveau, ce tribunal international composé par les quatre vainqueurs de la Deuxième Guerre Mondiale a jugé les inculpés (M. Bormann in absentia) selon quatre incriminations : conspiration contre la Paix, crimes contre la Paix, crimes de guerre et crimes contre l'Humanité. N. Goda rappelle aussi la postérité de ce procès avec les cas ruandais et yougoslaves (au moment où il écrit, Saddam

Hussein n a pas encore été exécuté, p. 9).

Le premier chapitre enchaîne avec l'application des peines et avant tout avec les reproches que fait la propagande soviétique aux Occidentaux, accusés de faiblesse et de connivence, car tous les accusés ne seront pas exécutés. Le premier problème qui se pose aux Quatre, et qui n'a pas été anticipé, c'est la nécessité de trouver une prison pour l'application des peines. Sa caractéristique principale doit être la sécurité et elle doit se trouver à Berlin, ville administrée de manière quadripartite et surtout ancienne capitale du Reich. C'est cette caractéristique qui vite compte le plus pour les Occidentaux : c'est un argument de poids pour que Berlin-Ouest ne tombe pas dans le giron soviétique puis est-allemand (p. 7). Le choix, temporaire pense-t-on, est fait de faire rénové (aux frais de la ville de Berlin) la prison prussienne de Spandau, dans le secteur britannique. Pendant les travaux et le déménagement des prisonniers qui occupent encore la prison à moitié ruinée, s'engage une bataille sur le règlement de la prison, où les Soviétiques poussent pour un isolement complet de chaque prisonnier, en plus de mesures draconiennes que les autres Alliés refusent (avec leurs normes à l'esprit mais aussi pour ne pas créer une fabrique de martyrs et être aussi durs que les Nazis). En juillet 1947, après quelques retards, les sept prisonniers (Albert Speer, Baldur von Schirach, Karl Dönitz, Erich Raeder, Walther Funk, Konstantin von Neurath et Rudolf Hess) sont transférés à Spandau depuis la Bavière. Peu de temps après commence le Blocus de Berlin, le premier test visant à mesurer la volonté des Occidentaux et qui a quelques répercussions sur la prison. Néanmoins, les Soviétiques, qui avaient quitté presque tous les organismes de gestion quadripartites de la ville de Berlin, continuent de participer à la gestion de Spandau et les trois autres Alliés restent dans Berlin.

L'âge des prisonniers ou leurs conditions de santé devient vite un problème pour les puissances occupantes, comme le démontre l'auteur dans le second chapitre. K. von Neurath est le plus âgé (il a 74 ans quand il est interné à Spandau), et à la santé chancelante. Les Alliés s'affrontent sur la possibilité d'une libération anticipée pour raison médicale et sur ce qu'il adviendrait du corps d'un prisonnier si celui-ci venait à mourir dans la prison (troisième chapitre). Craignant les réactions négatives et la création d'un lieu de mémoire mais aussi devant la sympathie suscitée par le vieil homme en Allemagne même, les Alliés relâchent K. von Neurath en 1954 (il avait été condamné à 15 ans de prison), qui décédera deux ans plus tard. A cette date, la quasi-totalité des auteurs de crimes de guerre détenus par les Alliés en Allemagne de l'Ouest avaient déjà été relâchés.

Dans le quatrième chapitre, N. Goda braque son projecteur sur les deux officiers généraux qui n'ont pas été pendus à Nuremberg, les grands amiraux E. Raeder et K. Dönitz, ce dernier étant en plus le successeur d'Hitler. Les deux grands amiraux ne s'aimaient guère avant avril 1945, ils ne s'aiment pas plus après entre quatre murs. Etrangement, K. Dönitz n'est condamné qu'à 10 ans de prison alors qu'il est bien plus convaincu par le nazisme que son prédécesseur à la tête de la marine allemande qui lui est condamné à la perpétuité. Mais à E. Raeder il a été reproché surtout d'avoir été un grand artisan des coups répétés portés au Traité de Versailles. Ces deux détenus sont défendus à l'extérieur de la prison par des nombreux groupes de vétérans (comme K. von Neurath était défendu par les diplomates et par la noblesse et ses connections en Angleterre) qui se font d'autant plus entendre qu'à partir de 1949, les forces militaires allemandes sont en cours de construction. De nombreux officiers pressentis pour occuper de hautes fonctions dans la nouvelle Bundeswehr expriment leurs doutes sur la loyauté qu'ils doivent avoir envers le gouvernement si deux de leurs anciens chefs sont toujours emprisonnés. K. Dönitz effectuera chaque jour de sa peine (malgré le lobbying de son avocat Otto Kranzbühler, bien meilleur que tous les autres avocats à Nuremberg selon N. Goda), les Britanniques ne souhaitant pas que sorte avant l'heure le responsable des morts de la Bataille de l'Atlantique (et les Soviétiques auraient de toute façon été contre) alors qu'il peut, du fait de son relatif jeune âge, encore prétendre à être politiquement actif. Quant à E. Raeder, il est libéré du fait de son état de santé le 26 septembre 1955.

Le chapitre suivant montre comment A. Speer, le seul qui ait admis une culpabilité à Nuremberg, fait tout pour sortir avant d'avoir purgé les vingt ans de prison auquel il avait été condamné (le tribunal ayant eu en main les documents montrant l'implication d'A. Speer dans le système concentrationnaire, il aurait sûrement été pendu). Grâce à tout un réseau d'anciens obligés qui se cotisent pour alimenter un compte (officiellement destiné aux frais scolaires des enfants Speer), A. Speer tente par de nombreux moyens de se faire élargir. Il

utilise notamment sa fille Hilde, dont il encourage l'étude de l'anglais pour ensuite l'employer auprès des chancelleries anglo-saxonnes (de nombreux détenus peuvent communiquer avec l'extérieur avec l'aide des gardiens, alors que le règlement de la prison empêche toute communication autonome avec l'extérieur). Parallèlement, les Occidentaux s'interrogent sur l'intérêt de garder une prison ouverte pour trois détenus. Mais si la campagne de A. Speer souffre de nombreux défauts malgré des appuis au sein du gouvernement ouest-allemand, le principal obstacle reste l'Union Soviétique qui ne souhaite pas que le grand organisateur de la machine de guerre nazie (en tant que ministre des armements) soit à nouveau en liberté et offre ses services à l'Ouest (toujours suspect de sympathies envers le nazisme selon la propagande soviétique). Et l'érection du Mur de Berlin en 1961 n'arrange en rien les affaires d'A. Speer. En 1964, A. Speer se fait à l'idée qu'il effectuera toute sa peine. Il est libéré en 1966 tout comme B. von Schirach et consacre tous ses temps avant sa mort en 1981 à consolider sa légende malgré l'opposition de plusieurs de ses anciens amis et soutiens (dans les Journaux de Spandau et Au cœur du Troisième Reich).

Le dernier chapitre est consacré au prisonnier qui ne sortira pas vivant de Spandau, R. Hess. Malgré sa capture en 1941 en Ecosse au cours d'une tentative solitaire de parvenir à une paix entre le Royaume Uni et le Reich (et donc son absence en Allemagne au moment où débute la Solution Finale) et un état mental perturbé, R. Hess est condamné à perpétuité à Nuremberg. Il avait contresigné toutes les lois raciales mais aussi toutes les lois portant atteinte au Traité de Versailles. Il est le seul, mal conseillé par son avocat qui ne semble pas s'améliorer ensuite, à avoir contesté la légalité du tribunal de Nuremberg (p. 230). A partir de 1966, il est donc le seul prisonnier de Spandau. Non que les Occidentaux ne cherchent pas à fermer Spandau, par exemple en transférant R. Hess de manière définitive à l'hôpital militaire britannique de Berlin. Mais les Soviétiques s'accrochent au symbole de la défaite du nazisme et du jugement des criminels de guerre qui est la prison de Spandau. L'édition de médailles commémoratives au début des années 80 n'aide pas non plus à attendre les Soviétiques.

Finalement (comme cela est raconté dans l'épilogue), il se suicide le 17 août 1987, à l'âge de 93 ans, en se pendait dans l'abri de jardin de la prison. Une bonne partie des effets personnels de R. Hess sont détruits pour ne pas en faire des reliques (p. 272) et la prison est rapidement détruite, là encore de manière à ne pas en faire un objet de dévotion (il y a aujourd'hui un centre commercial à l'emplacement de la prison). Mais malgré ces efforts, les Alliés ont perdu la dernière bataille : la tombe de R. Hess à Wunsiedel en Bavière est encore aujourd'hui le lieu de rassemblement de néo-nazis (sa tombe a pourtant été détruite par la municipalité en juillet 2011, ses restes incinérés et dispersés en mer avec l'accord de ses descendants). La captivité de R. Hess, qui dure 41 ans à Spandau, ne lui a pas fait changer d'avis : il reste jusqu'à sa mort un nazi convaincu.

Il y avait longtemps que nous n'avions pas lu un livre d'une telle qualité scientifique. Se basant sur les archives disponibles aux Etats-Unis, en Russie, en France et en Grande-Bretagne (du moins celle dont la consultation est autorisée), N. Goda, professeur à l'université de l'Ohio puis en Floride, a écrit un livre passionnant qui met en lumière le devenir de sept prisonniers de guerre ballottés par la Guerre Froide. Il y a certes quelques imperfections mais la maîtrise (des sources mais aussi du récit) que l'auteur montre dans cet ouvrage est impressionnante. De ci de là, un grade manque à des officiers français alors qu'ils sont donnés pour les autres officiers alliés (Koenig p. 22 par exemple) ou un nom apparaît sans que l'on sache de qui on parle (le Soviétique Tarutta p. 243). On peut aussi voir une petite ignorance de la vie de N. Mandela (p. 10) ou de celle de J. Staline avant 1917 (p. 42). On voit à quel point cela a attiré au cœur du livre

Le caractère hautement scientifique du livre (complété par le règlement de la prison en appendice, les notes, la bibliographie et un index) n'empêche pas pour autant l'auteur d'instiller un peu d'humour (p. 228, la grève de la faim de R. Hess jusqu'à qu'il ait faim) ou de porter un regard critique sur l'historiographie. B. Liddell Hart ne sort pas indemne de la page 102. On peut cependant regretter que B. von Schirach soit oublié de ce livre. A sa décharge il a effectué la totalité de sa peine et ne semble ne pas avoir cherché à être libéré avant l'heure. Il publie par la suite un ouvrage tentant d'expliquer sa fascination devant Hitler. Il n'avait peut-être pas non plus les relais qu'avaient d'autres prisonniers auprès des décideurs. Ce livre montre aussi le poids que prend la reconstruction de l'Etat ouest-allemand et ses forces militaires dans la politique de l'OTAN dans les années 50 et 60, entre volonté de reprendre sa place dans le concert des nations mais aussi par sympathie (nouvelle ou plus ancienne et ambiguë) avec les prisonniers de Spandau. Les

activistes de la Fraction Armée Rouge n'étaient pas sans fondements dans leur critique de la génération précédente

Ce livre permet aussi d'ouvrir une réflexion quant aux conséquences politiques d'une justice internationale aujourd'hui (et que l'auteur évoque brièvement dans son introduction). La justice internationale crée-t-elle plus de problèmes politiques qu'elle n'en résout ? On n'a pu ni le mesurer avec S. Milosevic ni avec S. Hussein. Peut-on être satisfait de l'action du tribunal en charge du génocide rwandais ? Mais il est évident que là aussi les accusés ont toutes les chances de devenir des martyrs pour de nombreuses personnes et que la justice internationale peut empêcher le règlement politique d'un conflit.

Ce livre très bien écrit, addictif et très détaillé a été traduit en allemand et en espagnol mais toujours pas en français. Et c'est bien dommage !

(Winston Churchill était pour une fois du même avis que les Soviétiques, il aurait fallu tous les fusiller sans jugement 8,5)

par [spurinna](#) @ 23.03.15 - 23:47:57

<http://casalibri.blog.fr/2015/03/23/tales-from-spandau-20202315/>

Parsifal

Musique et livret de Richard Wagner.
Production de l'Opéra de Francfort sur le Main.



Après le fils, le père. Mais contrairement à Lohengrin, Parsifal ne voit pas de cygne faire le bateau-taxi, mais plutôt se faire abattre par l'ignorance du héros-titre. C'est avec cela que démarre réellement son instruction en tant que chevalier, qui va lui faire perdre l'ignorance mais garder la pureté.

L'action commence dans la forêt près du château du Graal, non loin d'une source. Gurnemanz, chevalier du Graal, attend l'arrivée du roi Amfortas qui doit se baigner. Amfortas souffre d'une blessure qui ne se referme pas, faite par la Sainte Lance alors qu'il succombait aux charmes d'une femme du Jardin de Klingsor (que ce dernier, un magicien, avait créé tout exprès). Suite à ce péché, la Sainte Lance avait été perdue. Avant le roi arrive Kundry, une femme à demi folle qui donne à Gurnemanz un baume d'Arabie, en espérant que cela puisse soulager le roi. Le roi survient, se baigne, mais le baume n'est d'aucun secours. Surgit alors un chasseur, qui abat un cygne d'une flèche. Les chevaliers sont scandalisés par le geste et le chasseur est rudement questionné, mais ne révèle que son ignorance, y compris celui de sa lignée et de son nom. Kundry lui révèle alors qui il est, Parsifal, mais aussi la mort de sa mère. Tous partent alors pour le château du Graal et Parsifal est invité à suivre. Au château, Amfortas est forcé de montrer le Graal à l'assemblée, en présence de son père Titurel, et malgré les souffrances que cela lui cause. A l'issue de la cérémonie, Gurnemanz questionne Parsifal sur ce qu'il a vu. Mais devant son absence de réponse correcte, il le chasse du château.

Un temps indéterminé plus tard, Parsifal assaille le domaine de Klingsor, et une fois avoir défait la garde atteint son Jardin. Là, les filles-fleurs tentent de le séduire, mais Kundry, retenue par Klingsor le sauve dans le but de se sauver elle-même. Parsifal refuse de l'embrasser, ce qui les condamnerait tous les deux (Kundry est maudite pour avoir ri du Christ en croix à Jérusalem). Klingsor survient et veut tuer Parsifal mais ce dernier se saisit de la Sainte Lance et part du Jardin.

Des années plus tard, Parsifal parvient à nouveau à retrouver le chemin du château du Graal et rencontre Gurnemanz près de la source. Ce dernier a peu de temps auparavant réveillé Kundry d'un sommeil maléfique. Gurnemanz reconnaît la Lance et oint Parsifal pour le purifier avant d'aller au château. Parsifal baptise

Kundry. Au château, Amfortas, devant la dépouille de son père, refuse de montrer le Graal et souhaite que l'on mette fin à ses souffrances en le tuant. À l'aide de la Sainte Lance, Parsifal guérit Amfortas et dévoile le Graal. Kundry s'agenouille et meurt tandis que Parsifal prend en main le Graal.

La scène est inchangée pour les trois actes et est composée de deux disques inscrits mais pas concentriques qui peuvent tourner à des vitesses variables. Sur le pourtour de ces deux cercles sont dressées des palissades sur toute la hauteur du plateau. Des jeux de lumières permettent par moment de créer des effets de lanterne magique et certains éléments mobiles des palissades permettent l'agencement de couloirs (permettant la scène de l'entrée au château par exemple): Un dispositif ingénieux et fin, nécessitant une mise en place soignée. À part de menus objets, un pan venant du dessus ou un cadre lumineux, il n'y a pas d'autres décors. Les didascalies ont été très librement utilisées par le metteur en scène (point de colombe dans la scène finale par exemple). Au niveau des costumes, seules les filles-fleurs portent des couleurs vives, les personnages principaux sont habillés de blanc, de brun ou de noir et les chevaliers portent des armures de latex noir. Ce choix empêche par exemple la pleine identification de Parsifal au fou (habillé tel du moins) qu'il est censé être au début de l'œuvre, un point constamment rappelé dans le livret. On renforce ainsi le côté christique de Parsifal (qui ne nécessite pas trop d'aide par ailleurs si l'on pense à la scène où Kundry, devenue servante - Magd en allemand - lave les pieds de Parsifal et les essuie avec ses cheveux), au détriment du côté chevaleresque de l'histoire. Du côté du chant, les trois voix solos des filles-fleurs ont été doublées, Gurnemanz a été très bon (malgré des lignes de textes pas toujours dites), Parsifal, Kundry, Klingsor (une doublure ce soir-là, peut-être trop proche vocalement de Parsifal) et Amfortas font le job, vocalement et gestuellement. Mais rien de quoi sautiller de contentement sur son siège. L'orchestre a bien joué sa partie (dans une partition qui n'a pas à notre sens le niveau de Tannhäuser ou Lohengrin) même s'il lui arrivait d'oublier parfois les émotions en route.

La production est donc belle, mais assez loin de la perfection. L'agencement du plateau permet de maintenir l'attention du spectateur à un niveau assez élevé en plus de permettre de nombreuses variations spatiales. Enfin, le symbolisme n'a pas été employé de manière pesante.

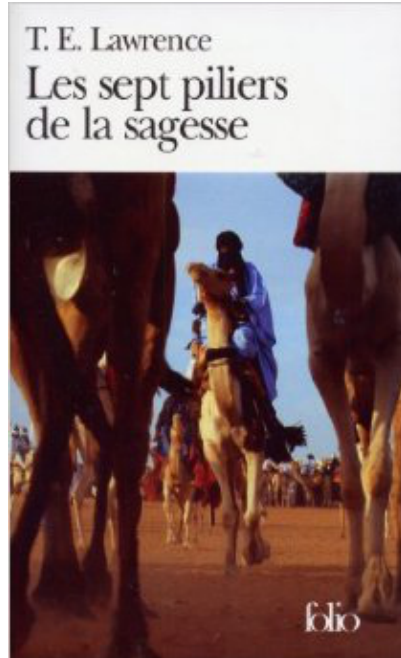
(des spectateurs, deux peut-être, qui huent le chef, cela faisait très longtemps 6,5)

par spurinna @ 08.04.15 - 11:40:28

<http://casalibri.blog.fr/2015/04/08/parsifal-20226644/>

Les sept piliers de la sagesse

Récit autobiographique de T.E. Lawrence.



[] Jérusalem était une ville sordide dont chaque religion sémitique avait fait un lieu saint. Les chrétiens et les mahométans se rendaient en pèlerinage aux autels de son passé, et certains juifs voyaient en elle l'avenir politique de leur race. Ces forces unies du passé et du futur étaient si puissantes que la ville arrivait à peine à avoir un présent. (p. 473)

La musique du film Lawrence d'Arabie, composée par Maurice Jarre, reste de manière générale imprimée à vie dans l'oreille de celui qui l'a écoutée. Et juste derrière se trouve l'image des yeux bleus de Peter O'Toole qui incarne T.E. Lawrence dans le film de 1962, un film qui a très justement marqué le cinéma mondial. Mais bien moins nombreux sans doute sont ceux qui ont lu le livre dont est tiré le film (qu'il était un temps très en vogue d'avoir en évidence dans sa bibliothèque, mais qui, comme tout Nobel ou Goncourt, n'était pas forcément ouvert). Nous ne l'aurions-nous aussi pas lu si la Providence ne nous l'avait pas amené par un concours de circonstances très improbable

Le livre approche les 930 pages en édition de poche basée sur l'édition posthume de 1935 (et encore, il a été réduit d'un tiers par rapport à l'édition de 1926). Il se concentre sur l'action de l'auteur en Arabie (c'est à dire tout le pays qui va d'Aden à Damas, en passant par Jérusalem mais excluant la Mésopotamie) lors de la Première Guerre Mondiale et omettant donc ce que l'auteur faisait en Egypte avant son détachement auprès des Hachémites ou ce qu'il fera après la prise de Damas en septembre 1918.

L'ouvrage est découpé en dix parties appelées livres et est constitué de 122 chapitres. Commencant avec une préface de l'auteur, une préface d'A.W. Lawrence (frère du précédent) et deux introductions. La progression est bien entendu chronologique et commence par la découverte de Fayçal par l'auteur, envoyé en Arabie par l'Etat-Major de l'armée d'Egypte afin de trouver un chef arabe capable de créer les plus grandes difficultés aux forces turques. La seconde partie conte les débuts de la révolte, maintenant appuyée par les Britanniques mais aussi les Français. La partie suivante est celle où les groupes cornaqués par T.E. Lawrence s'attaquent au chemin de fer turc, pièce centrale dans la survie des garnisons turques d'Arabie et principalement celle de Médine. Le quatrième livre est centré sur les combats qui mènent à la prise d'Aqaba qui doit soulager l'armée britannique stationnée à Beersheba, tandis que le livre suivant montre que tout n'est pas aussi rapide qu'espéré (l'auteur veut aussi plus de moyens, maintenant qu'il a montré la valeur des troupes arabes). Puis,

dans la partie suivante, T.E. Lawrence s'attaque à plusieurs ponts de chemin de fer là où on ne l'attend pas, grâce à l'endurance de ses méharistes. Le septième livre montre la synchronisation entre la Révolte et les troupes du général Allenby qui après avoir pris Jérusalem poussent vers Amman pour déstabiliser le front (succès d'abord mitigé, puis conséquent). Le huitième livre voit la Révolte gagner la Syrie, malgré la stagnation du fait du manque de troupes britanniques rappelées en Europe tandis que le neuvième montre la préparation avant la prise de Damas qui couronne le dixième et dernier livre (et comment l'auteur met la main à l'organisation de la ville après la fuite des troupes turques). L'auteur vient alors de fêter ses trente ans (p. 806)

Une première chose frappe d'entrée le lecteur, l'éblouit même, comme le soleil à Djeddah : le style de l'auteur est de toute première qualité, ce qui est d'autant remarquable dans la première partie, celle de l'observation des Arabes et de l'Arabie (plus tard, l'action prend le dessus mais sans annihiler jamais les descriptions, notamment sur la diversité du désert). C'est le travail du traducteur, que l'on n'imagine pas simple tant le propos est heurté, qui permet de rendre ce que l'auteur a voulu dire (sauf pour ce qui est de la traduction des grades militaires, étrangement, comme p. 232 pour major ou la non-traduction de quarter-master p. 760, terme qui existe pourtant en français, et l'explication d'un jeu de mot en arabe p. 357). L'auteur ne cache pas ses sentiments plus que mitigés à l'encontre de la mission française en Arabie et son hostilité à son chef (p. 149-150, p. 557), le colonel Brémont, dont la relation de sa campagne d'Arabie est nettement moins connue que le présent livre. Ce qui frappe en second c'est la violence. Point celle des combats (pas de pilonnages d'artillerie à foison et des mitrailleuses tous les vingt mètres comme sur le Front Ouest) mais celle qui est périphérique aux combats. L'auteur ne nous parle que peu de celle des Arabes (peut-être peut-il vraiment les modérer ou n'en est pas témoin) mais celle des Turcs est rapportée à de nombreuses reprises (et rappelle des événements contemporains) : égorgements, blessés torturés à mort, blessés brûlés vifs, personnes enfournées vivantes dans le foyer d'une locomotive etc (p. 138, p.490-491, p. 741 entre autres). L'auteur, s'il valorise l'esthétisme, n'en est pas pour autant sans esprit critique. Il parle avec ironie de la finance islamique (p. 88) tout en notant le conflit juridique qui fait rage en Arabie, décrit le Levant sans aucune gentillesse (chapitre 58), parle du wahhâbisme (p. 203) et de pratiques religieuses pas bien assidues, même autour de La Mecque et de Médine. T.E. Lawrence est à la fois admiratif, conscient de l'ambivalence de sa mission (il exprime ce questionnement sur son engagement - le chapitre 100 est emblématiquement consacré à ce seul thème-, sur le fait que in fine il ment aux Arabes, tout au long du livre et ce malgré un « nous » très inclusif, très prégnant p. 245) et raciste selon les critères du XXI^e siècle. Il sait, très rarement, être très caustique (p. 927), n'aime pas les soldats qu'il juge amoureux de la servitude (p. 918) mais vénère le général Allenby. Enfin, l'auteur est conscient de la propre fabrication de son mythe, de ses mains et par celles de la propagande britannique (p. 465).

Mais T.E. Lawrence est aussi, de manière très brève (au chapitre 33), un praxéologue de la guerre de partisans (mais éducation oblige, à l'aide de termes grecs) qu'il résume p. 274-276. Réfutant Foch, citant Alfred Mahan sans le créditer (p. 479), se jugeant proche de Sun Tsu et de Napoléon, il refuse la bataille et ne veut pas combattre le Turc mais son matériel (p. 272) en partant d'exemples des Croisades et de la conquête arabe du VII^e siècle.

Une carte aurait fait plaisir au lecteur, surtout qu'il sait rarement de lui-même où se trouve Maan. Mais c'est bien l'unique reproche que l'on peut faire à ce livre, hormis qu'il soit peut-être un brin longuet. Reste maintenant à savoir si Brémont a raison en disant que T.E. Lawrence avait un niveau d'arabe des plus mauvais

(de vieilles connaissances dans ce livre aussi : les Senoussis, Abd El Kader 8)

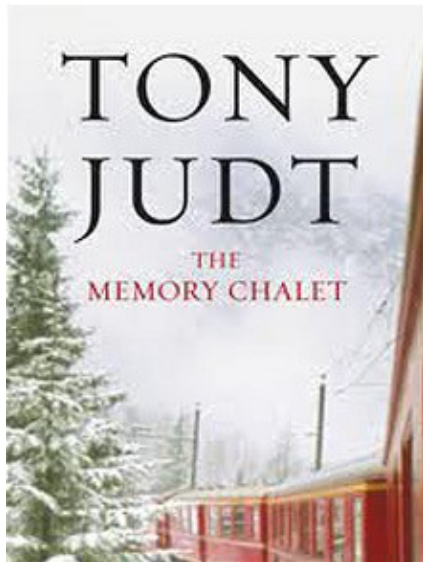
par spurinna @ 21.04.15 - 15:26:29

<http://casalibri.blog.fr/2015/04/21/les-sept-piliers-de-la-sagesse-20247384/>

The Memory Chalet

Mémoires de Tony Judt.

Paru en 2012 en français sous le titre Le Chalet de la mémoire.



Moral seriousness in public life is like pornography: hard to define but you know it when you see it. (p. 31)

Tony Judt est devenu un habitué de ces lignes. Il était sans conteste l'un des plus grands historiens de la fin du XXe siècle et du tout début du XXIe, spécialisé d'abord dans l'histoire du socialisme français et l'histoire culturelle puis dans l'histoire de l'Europe quand il a été mis en contact avec les intellectuels de l'Europe centrale et orientale quand l'URSS existait encore. Ce livre raconte sa propre histoire, écrite ou plutôt dictée tandis qu'il le pouvait encore, prisonnier de son propre corps à cause de sa maladie, une sclérose amyotrophique latérale qui finira par l'emporter en 2010 et pourtant libre d'esprit.

Le titre est un peu étrange mais T. Judt l'explique dès le premier chapitre, après une courte préface. Sa maladie lui laisse beaucoup de temps pour penser et lui a fait remarquer que la place prise par un palais dans la technique mnémotechnique expliquée par Matteo Ricci (mais déjà utilisée dans l'Antiquité) est chez lui prise par un chalet suisse où il a passé quelques vacances avec ses parents dans les années 50 et 60 (p. 6). Le second chapitre explique comment il passe ses nuits, en se comparant au cafard de F. Kafka dans la *Métamorphose*. Puis débute le récit de sa vie avec le troisième chapitre, de manière classique avec ses origines (qui expliquent, avec un père né en Belgique, des vacances sur le continent plus nombreuses que la moyenne anglaise). Mais T. Judt rappelle aussi que les années 50 en Angleterre étaient celles de l'austérité, avec de nombreuses pénuries (allégées lors du couronnement de 1953 par exemple). Puis dans le chapitre suivant, l'auteur décrit les goûts de son enfance, entre la cuisine maternelle où tout est bouilli, la cuisine est-européenne de sa grand-mère paternelle et la cuisine indienne, la seule cuisine exotique que le jeune T. Judt pouvait trouver et se permettre dans ses années adolescentes à Londres. Le cinquième chapitre est centré sur l'automobile, dont son père était un fier possesseur (mais uniquement des Citroëns, dont il devient le président du fan-club pour l'Angleterre). T. Judt passe ensuite à la description de son quartier natal, Putney, qu'il quitte à dix ans, avant d'expliquer les grandes tournées en bus et en train que le jeune Tony faisaient en secret, empruntant les lignes transversales londonniennes de bout en bout (les chapitres 7 et 8). L'auteur achève enfin son inventaire des moyens de transport avec les ferrys qui faisaient la navette entre Douvres et Calais dans les années 50.

La seconde partie du livre est consacrée aux études (secondaires et supérieures) et démarre avec son apprentissage de l'allemand sous la férule d'un enseignant dur mais dont l'enseignement pouvait être encore mobilisé par l'auteur cinquante ans plus tard. Mais avant d'entrer à l'université (King's College,

Cambridge), T. Judt passe plusieurs mois pendant trois ans en Israël, dans un kibboutz mais aussi très brièvement comme soldat lors de la Guerre des Six Jours. Il revient vacciné de l'idéologie du kibboutz et très critique envers Israël et ce qu'il perçoit comme dangereux dans le triomphalisme de 1967. Le douzième chapitre décrit le King's College et sa domesticité, dans une période de changement de la sociologie étudiante (l'auteur est dans les premiers étudiants amené là par une réforme méritocratique de l'enseignement britannique mais ne constate ce changement que quelques années plus tard, une fois devenu enseignant). Puis le lecteur est transporté à Paris, quand T. Judt passe une année à Normale Sup, en 1968. C'est sa première expérience de Paris et la première fois qu'il approche ce que sera l'un de ses sujets de recherche, les intellectuels français. Ce qui mène directement au chapitre suivant, celui de la révolution (ou plutôt de celle qui n'a pas eu lieu et de celles qu'il a vécues). Puis viennent quelques pages sur son métier d'historien mais aussi les petits jobs qu'il a un temps occupés. Le seizième chapitre est une critique de la politique universitaire britannique, dont l'auteur pense qu'elle a quitté le chemin de la méritocratie. Le dernier chapitre de la seconde partie est tout autant incisif, et dénonce la chute de l'anglais en tant que langue, où la forme a remplacé le fond.

La troisième et dernière partie commence avec son départ pour les Etats-Unis, suivie par un chapitre sur sa crise de la quarantaine, celle qui le voit se tourner vers l'Europe centrale et orientale (et apprendre le tchèque). Le chapitre suivant poursuit avec la littérature qu'ont produits ces territoires mouvants d'Europe orientale et la captivité mentale qui était le fait de beaucoup d'intellectuels européens après 1945. Le chapitre suivant revient au monde universitaire et montre comment un Anglais doit se débrouiller dans aux Etats-Unis quand il est question de flirt et de suspicion de « relations inappropriées » tout en rappelant la réalité de ce qui a été appelé la révolution sexuelle. Si le vingt-deuxième chapitre est une ode à New-York, le suivant parle du concept d'identité et de marges, puis, pour clore la partie, T. Judt donne sa vision du judaïsme et de sa relation à Israël. Enfin, dans un envoi, l'auteur revient aux montagnes suisses et à ses trains de montagne, dont il a essayé de donner le goût à ses enfants.

Ce livre est d'une grande légèreté (et parfois causticité, toute anglaise) et pourtant, d'une grande érudition, comme T. Judt nous en avait déjà donné l'habitude (et nous n'avons sans doute pas repéré toutes les allusions, un peu comme dans un livre de Terry Pratchett). On est dans cette même joie de transmettre, cette critique construite et impertinente, qui marque toutes les œuvres de cet historien que l'on a pu lire jusqu'à présent. Sauf que cette fois-ci, ce n'est ni l'histoire de l'Europe ou les intellectuels français qui sont le sujet mais la propre vie de l'auteur. Ce qui ne l'empêche pas pour autant d'entretenir le lecteur sur des faits plus généraux ayant attiré à son expérience personnelle. Il rappelle par exemple l'influence possible de la politique sur le régime alimentaire (les socialistes anglais influencés par le végétarisme et le végétalisme, p. 34-35) ou ce que pouvait aussi être le kibboutz dans les années 60 (p. 96) dont l'auteur sort désillusionné.

T. Judt livre aussi son avis sur sa propre génération et Mai 68 (chapitre 14), sur les gourous de l'écologie (p. 134), sur la société anglaise (surtout p. 145), sur les milieux français de l'édition (p. 199) ou encore sur les études communautaires (genre etc, p. 202). Sa réflexion sur sa judéité en fin d'ouvrage, pas neuve en terme d'idées puisqu'elle aurait très bien pu avoir été écrite il y a un siècle, est un exercice de vérité très intéressant qui n'aurait peut-être pas eu lieu aussi publiquement si l'auteur ne se savait pas déjà mourant. Cependant, dire que l'assimilation des Juifs en Europe aurait été inéluctable sans le nazisme reste discutable (p. 212). C'est peut-être l'unique critique que l'on peut faire au livre

Avoir lu un ou plusieurs ouvrages scientifiques de l'auteur peut sembler une bonne idée avant de lire ce court livre (220 pages), mais la recherche d'une qualité d'écriture alliée à l'envie d'en savoir plus sur ce qu'a vécue la génération née immédiatement après la Seconde Guerre Mondiale (et pas seulement en Angleterre) peut amplement suffire pour apporter beaucoup de joie à la lecture de ces mémoires.

(Slavoj Žižek comparé à Paris Hilton, célèbre parce que célèbre p. 112, un sacré missile 8,5)

par [spurinna](#) @ 27.04.15 - 11:40:37

<http://casalibri.blog.fr/2015/04/27/the-memory-chalet-20256465/>

The Black Swan

The Impact of the Highly Improbable
Essai de philosophie de Nassim Nicholas Taleb.
Traduit en 2008 en français sous le titre Le cygne noir.

Cela commence à faire un certain temps que nous entendons parler de ce livre, surtout dans des textes parlant de stratégie. Notre curiosité souhaitait donc être satisfaite, et ainsi permettre à notre entendement de comprendre les arguments qui étaient alors avancés.

Pour N. Taleb (enseignant, philosophe et ancien trader né au Liban) nous sommes trop concentrés sur ce que nous connaissons, pas assez sur ce que nous ne connaissons pas. De là vient notre impréparation quand survient un évènement totalement imprévu, que l'auteur dénomme cygne noir (l'existence de cygnes noirs n'est connue que depuis le XVIIe siècle). Rétrospectivement, on peut souvent retracer la genèse de ces cygnes noirs mais sur le moment, ils paralysent la décision.

En quatre parties, un prologue et 19 chapitres (soit un peu plus de 300 pages de texte), l'auteur se donne pour but d'expliquer pourquoi nous ne voyons pas le hautement improbable et quel est son domaine d'apparition (que l'auteur appelle Extremistan). La première partie commence avec une citation d'Umberto Eco qui met l'accent sur les livres non-lus de sa bibliothèque plus que sur ceux qu'il a lus. Elle a pour thème comment nous recherchons la validation de nos théories et en quoi il serait bon d'être un sceptique empirique comme le modèle de l'auteur, Sextus Empiricus (médecin et philosophe grec du IIe siècle ap. J.-C.). Il y est aussi question du changement d'échelle, là où par exemple le travail n'est pas lié à la rémunération (peu d'écrivains vivent de leur écriture), ce qui amène à ses concepts de Médiocristan (pays rassurant du travail et des gains marginaux) et d'Extremistan (le pays avec ses très nombreux nains et ses quelques géants). Mais N. Taleb reprend aussi l'image de la poule de Russell, celle qui pendant 1000 jours est nourrie, et qui légitimement croit que cela va continuer, alors que arrive les fêtes de fin d'année. Il avance dans sa démonstration en détaillant les différentes sortes d'erreurs (en s'appuyant sur les sciences cognitives) qui ne nous font pas voir les cygnes noirs : l'attrait pour la narrativité, l'espoir, la preuve par le silence (seuls ceux qui ont survécu racontent) et une approche fautive de la théorie des jeux.

La seconde partie s'attaque à la prédiction et comment ce que l'on connaît conduit nos prédictions. Il est fait appel à Montaigne et à H. Poincaré pour démontrer l'impossibilité de la prédiction à moyen et long terme dans un nombre grandissant de domaines et avant tout en économie (mais l'auteur n'oublie pas pour autant les sciences et la technologie). Mais tout avenir n'est pas pour autant fermé à l'esprit humain, comme il est montré ensuite dans la troisième partie. Dans cette dernière, N. Taleb décrit le passage entre le Médiocristan et l'Extremistan, l'utilisation trop répandue à son goût de la courbe de Gauss, en quoi les mathématiques fractales de B. Mandelbrot permettent de comprendre l'Extremistan et en quoi K. Popper est plus juste que L. Wittgenstein. Enfin, la quatrième partie, dotée d'un chapitre unique et d'un épilogue, rappelle que ce que le lecteur doit chercher, c'est l'équilibre entre le scepticisme et la certitude, entre la recherche et l'évitement du cygne noir. Le volume est complété par un utile glossaire, des notes (mais sans renvoi explicite), une bibliographie chargée et un index.

Il est un peu dommage que le fond (notre monde est gouverné par l'extrême, le grandement improbable et l'inconnu pendant que nous nous occupons que du connu, et plus augmentent nos connaissances plus baissent nos capacités de prédiction, comme cela est résumé p. XXVII-XXVI), très intéressant au demeurant, soit amoindri par la forme. L'auteur sombre dans la causticité permanente et les attaques gratuites à tout va avant de se maîtriser à partir de la seconde partie (il aime avant toute chose être inclassable). Mauvais connaisseur de l'Histoire de France et de celle du second conflit mondial (p. XXI, p. 13), attaquant sans raison l'existence même de courants historiographiques (chapitre 8, et il donne sa vision de l'Histoire p. 196-200), l'auteur est bien plus à l'aise quand il s'agit de courants philosophiques. Il croit en la possibilité de changer l'Histoire (et pourrait donc être un sujet d'étude de M. Gauchet), mais pas du tout en la prospection bancaire

(p. XVIII, p. 226) ou en la scientificité des économistes. Pour ce qui est des prix Nobel d'économie, c'est encore pire, rien ne les sauve à ses yeux, sauf de très rares exceptions (p. 277). N. Taleb estime les militaires (p. 126), qu'il voit comme des gens bien plus attentifs aux surprises possibles, des praticiens de l'empirisme négatif qu'il encourage (p. XXVI, p. 57) et qu'il voit comme applicable aussi à la politique (et donc à la guerre). Mais N. Taleb s'appuie dans ces démonstrations (que l'on peut penser un peu longues) sur le fait que nous sommes inconsciemment dominés par l'interprétation, que nous avons du mal à résister à la théorisation et au jugement. Nombre de ces exemples sont étatsunocentrés, sans pourtant en amoindrir la portée (il voit la faiblesse de l'organisme financier Fanny Mae en 2007, p. 225, tout comme celle du système bancaire p. 226 mais est un peu naïf quant au fait que le gouvernement étatsunien ne soutient pas ses entreprises), sauf quand il parle de récipiendaires oubliés du Nobel de littérature (p. 222) : on sait encore qui sont Anatole France, St. John Perse, Roger Martin du Gard ou Frédéric Mistral.

N. Taleb sait aussi être très pédagogique (au chapitre 15 par exemple, d'une très grande clarté sur la courbe de Gauss et comment elle est construite), mais la trop grande présence de ses sentiments et ses inventions pédagogiques (Yevgenia Krasnova) déprécient un peu ce livre, dans le sens que le lecteur doute alors de la sincérité du reste de l'ouvrage, alors que ce dernier est pourtant un apport important à la compréhension de notre monde.

(d'un certain côté, la philosophie de N. Taleb rappelle celle des Princes du Chaos dans le Cycle des Princes d'Ambre de R. Zelazny, où par exemple Merlin fait la remarque que toute probabilité supérieure à zéro n'est pas à négliger 7)

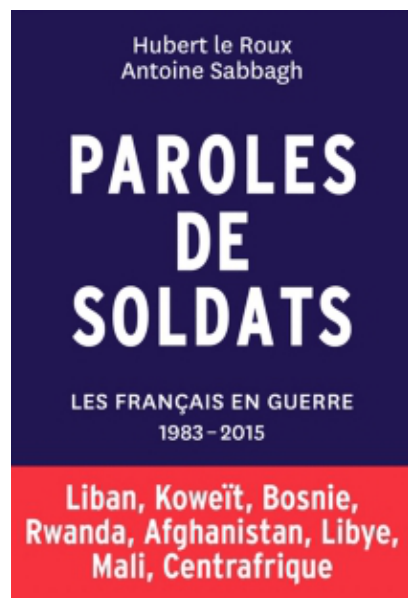
par spurinna @ 05.05.15 - 14:27:20

<http://casalibri.blog.fr/2015/05/05/the-black-swan-20277307/>

Paroles de soldats

Les Français en guerre, 1983-2015

Recueil de témoignages édités par Hubert Le Roux et Antoine Sabbagh.



Les livres-témoignages de soldats sont de plus en plus nombreux, racontant leur vécu en opération en Afghanistan ou au Mali (C. Tran Van Can, N. Le Nen, B Barrera, en ayant aussi en vue les journaux de combattants de la Grande Guerre publiés récemment), mais celui-ci est différent à plusieurs titres. Tout d'abord, il rassemble 24 témoignages, à une ou plusieurs voix. Ensuite, il ne se concentre pas sur les opérations récentes mais fait parler des soldats engagés au Liban, en Irak, au Rwanda, en Bosnie, au Mali, en Afghanistan, en Libye, en Centrafrique et comment est géré le retour de mission (mais pas de Côte d'Ivoire ou de Tchad par exemple). Les témoins sont aussi d'une très grande variété : des parachutistes, des légionnaires, une infirmière, des psychologues, des pilotes de chasse, un planificateur d'Etat-Major, un officier de renseignement, des tringlons, un sapeur, un cavalier, un plongeur-démineur etc. Et, à la toute fin, une veuve de soldat est elle aussi interrogée dans un témoignage courageux et poignant.

Les témoignages sont rassemblés par opération, avec entre un et cinq témoignages de longueur variable par opération. Chaque partie est introduite par un petit texte de contextualisation (assez inégaux par ailleurs, simpliste pour la Yougoslavie p. 131-133, au dessus de la moyenne pour le Rwanda) et une ou deux cartes, toujours très utiles. Le tout est précédé par une introduction générale, expliquant la méthodologie des deux auteurs et une préface du général Charpentier pour totaliser 460 pages.

Si les introductions sont d'un niveau inégal, les témoignages en eux-mêmes sont d'un très grand intérêt. On peut y voir la peur, la colère, la banalisation de l'absurde, la tentation de l'action solitaire d'hommes et de femmes au milieu de la bulle des combats ou plongés dans une mission exténuante mais aussi la cohésion qu'il y a entre les combattants, le soutien que s'apportent des prisonniers, comment sont traités les blessés ou les traumatisés à leur retour en France (et il y a des choses à dire comme par exemple p. 259 ou p. 280) ou encore le décalage médiatique perçu par les soldats en parlant à leurs proches restés au pays. Il n'est pas fait de ces témoignages plus que ce qu'ils sont, souvent bruts, partiels et bien évidemment subjectifs (et souvent produits des années après les faits, donc incluant des éléments inconnus à l'époque). Les entretiens sont globalement bien menés, même si l'on peut parfois un peu trop sentir les questions que posent les auteurs. C'est à côté que cela se gâte : Les retranscriptions ne semblent pas fiables à 100% (un doublet p. 371, des termes pas vérifiés comme le lezermann/leatherman de la p. 307 etc), les notes infrapaginales sont trop simplistes (par excès de zèle vulgarisateur ?), le glossaire en début de volume incomplet, S. Huntington est confondu avec F. Fukuyama (p. 203), M. Goya cité mais pas nommé (p. 365) et quelques erreurs factuelles

sont à signaler.

La lecture est aisée, toujours intéressante à défaut d'être plaisante, et le lecteur sortira bien plus renseigné sur la vie en opération qu'avant la lecture de ce livre dont les droits d'auteurs sont reversés à l'association d'aide aux blessés de guerre Terre Fraternité.

(dommage qu'il n'y ait qu'un seul témoignage sur l'opération dans le Golfe 6,5/7)

par spurinna @ 21.05.15 - 21:47:06

<http://casalibri.blog.fr/2015/05/21/paroles-de-soldats-20438201/>

Le Cycle des Robots IV : Face aux feux du soleil

Roman de science-fiction d Isaac Asimov.



Après la première enquête conjointe entre un humain et un robot dans Les cavernes d'acier ([ici](#)), I. Asimov reconduit l'équipe Baley-Olivaw, et à la manière de beaucoup de séries policières, la délocalise.

Après New-York (la version souterraine cependant), voici que les deux enquêteurs aux relations compliquées (enfin, surtout pour Baley) sont envoyés sur Solaria, un Monde Extérieur. Là-bas, un meurtre vient d'être commis, le premier de son histoire, en plus de 300 ans. Manquant d'expérience dans la matière, Solaria sollicite l'aide de la Terre, elle-même avide de connaissances sur les Mondes Extérieurs qu'elle ne peut visiter. E. Baley, fort de son succès et de sa première expérience avec les Spaciens (les humains non-Terriens) est envoyé par le gouvernement de la Terre aider Solaria. Baley, qui n'a jamais foulé le sol extérieur de la Terre va d'abord se battre contre lui-même : il faut d'abord voyager dans l'espace (lui, un Terrien !) puis, en plus, circuler à l'air libre et voir le soleil

Mais l'étrangeté de l'environnement ne se limite pas aux conditions atmosphériques. Solaria est en effet l'exact inverse de la Terre telle qu'elle existe chez I. Asimov. Très peu peuplée, Solaria a une économie entièrement bâtie sur la robotique, avec plus de 200 000 robots par habitant. Alors que chacun vit dans une proximité folle sur Terre, les Solariens ne se rencontrent physiquement quasiment jamais, et toujours avec la plus extrême réticence. En plus de devoir taire l'identité robotique de Olivaw (les Mondes Extérieurs ont aussi leurs dissensions), Baley doit se faire sociologue pour faire avancer son enquête. Qui est le meurtrier, quel est son motif et pourquoi l'arme du crime n'a pas été retrouvée ?

Le cheminement philosophique qu'avait entamé l'enquêteur Baley se poursuit donc dans sa seconde enquête, qui peut se lire sans difficulté et sans avoir lu le reste du cycle (l'auteur fait d'habiles rappels de ses concepts ou d'épisodes passés pour les étourdis). Elijah Baley est toujours autant une tête de mule, tout en étant un mélange de bêtise et de logicien avisé. Le livre est construit avec soin, même si l'on peut regretter une présence un peu terne de Daniel Olivaw (néanmoins justifiée par le scénario). Il présente aussi quelques analogies avec les livres d'A. Christie dans la scène quasi finale du livre qui se termine néanmoins de manière plus ouverte que ce à quoi le lecteur se sentait prédestiné. En décrivant Solaria, cette anti-Terre (et le parallèle, limité, avec l'Atlantide au sens qu'en donne P. Vidal-Naquet, n'est pas démenti par les personnages solariens qui se voient comme des Spartiates), I. Asimov continue de montrer que la stase (et le contrôle mécanique de la vie) n'est en rien la garantie de la stabilité tout en continuant de discuter les Lois de la Robotique qu'il a énoncées dans ses premières nouvelles sur ce thème (l'anticommunisme du volume précédent ne s'est pas complètement évaporé, tout en critiquant aussi l'absence de société). Avec ce livre, l'auteur continue de faire converger le Cycle des Robots avec le Cycle de Fondation (qui débute [ici](#)) avec un

Baley qui va peut-être bien devenir un acteur politique dans le prochain volume du cycle, qui sait ! Convaincu lui-même, souhaitera-t-il convaincre les autres (et le gouvernement mondial ne semble pas de son avis, surtout quand il évoque la possibilité d un cygne noir) de la justesse de ses vues ?

Nous verrons bien si nos propres vues sur cette évolution se vérifieront dans le volume suivant !

(on a presque eu droit à des descriptions olé-olé, faut vous surveiller M. Asimov 8)

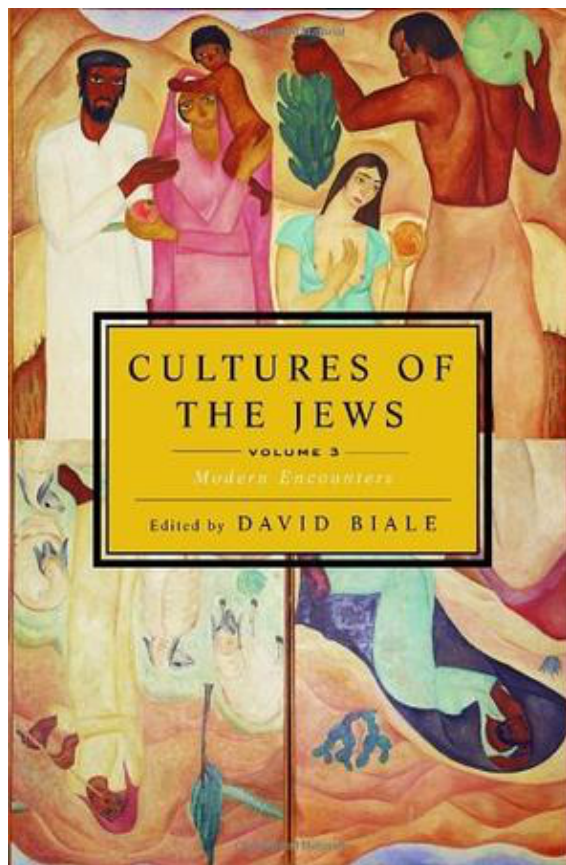
par spurinna @ 27.05.15 - 16:35:53

<http://casalibri.blog.fr/2015/05/27/face-aux-feux-du-soleil-20477800/>

Cultures of the Jews III

Modern Encounters

Essais historiques sur les cultures juives à l'époque contemporaine sous la direction de David Biale.



Le premier volume de cette série nous ayant bien plus qu'un agréable souvenir, nous avons pu mettre la main sur le troisième et dernier volume (en espérant pouvoir bientôt lire le tome central, consacré au Moyen-Âge et à l'époque moderne). Et on peut dire sans attendre qu'il est au même niveau que le tome premier. Comme ce dernier d'ailleurs, il commence en préface par un court article sur le coffre italien aux inscriptions hébraïques (c'est exactement le même article) avant de passer, après une courte introduction, aux différents chapitres qui ont en commun l'adaptation des cultures juives à la modernité, aux XIXe et XXe siècles.

Le premier chapitre s'intéresse aux visibilités urbaines du judaïsme et au renouveau des études bibliques en Europe occidentale et centrale à l'âge de la modernité. Le second chapitre se déplace vers l'est en détaillant la culture juive de l'Europe de l'est, du démantèlement de la Pologne (en 1795) à l'Holocauste. Le chapitre suivant pose ses yeux sur l'Empire ottoman, et plus particulièrement sur la culture littéraire de langue ladine (langue judéo-hispanique) avant que le quatrième chapitre ne se concentre sur le judaïsme d'Afrique du Nord. Le judaïsme oriental, celui du Yémen, d'Irak, d'Iran, d'Afghanistan et de Boukhara n'est pas non plus oublié dans le chapitre suivant, avant de laisser la place à un chapitre plus ethnographique qu'historique consacré aux Juifs d'Ethiopie. La fin du volume met en lumière les pays neufs, avec deux chapitres sur la Palestine et Israël entre 1890 et 1990, la culture populaire en Israël dans les années 1990 et enfin la culture juive étatsunienne au XXe siècle.

Dans le premier chapitre (France, Allemagne, Autriche-Hongrie, Angleterre), l'accent est mis sur l'urbanisation rapide des Juifs, et, en parallèle, le gain en visibilité qui s'opère, notamment au travers de l'érection de synagogues pouvant accueillir des milliers de personnes, et en présences de représentants de l'Etat (comme à Berlin avec le comte Bismarck en 1866 (p. 25)). On voit aussi apparaître l'exposition d'objets liturgiques dans des environnements non-juifs. Si ces objets ont une signification sociale, il n'y a

néanmoins pas de musée juif avant 1945, à cause de nombreuses oppositions qui voient de telles créations comme une intégration dans la chrétienté (p. 30-33). Mais d'intégration il est aussi question dans ce chapitre, et notamment au travers de la musique (p. 35), et l'auteur rappelle l'importance des Juifs dans la naissance du sentiment patriotique hongrois. Les arts plastiques (surtout de portrait) avaient quant à eux déjà acquis droit de cité dans les maisons juives dès le XVII^e siècle (comme le montre le portrait de Spinoza, p. 41). Le mouvement de repossession juive de la Bible atteint aussi sa maturité au XIX^e siècle (il avait commencé au XVIII^e), en parallèle de la moindre étude du Talmud. Certains de ses animateurs souhaitent par cette étude construire un pont avec le christianisme, mais c'est aussi un moyen de rompre avec un passé juif, une nouvelle vision dans une Europe urbaine (p. 58). Le chapitre se achève sur une analyse de l'œuvre de l'illustrateur Ephraïm Lilien, qui illustra une Bible en y introduisant un portrait de T. Herzl sous la forme d'un ange vengeur.

Le second chapitre (est-européen) commence par la description des trois courants culturels qui traversent la culture juive est-européenne et ne s'arrêtent pas aux frontières étatiques : le Hassidisme, le Mitnagdimisme et la Haskalah (Lumières). Si la Haskalah se tourne vers l'Europe occidentale, le Hassidisme valorise l'oralité (p. 95) et les Mitnagdim veulent un retour au judaïsme médiéval à travers un réseau de yéshivas. Mais ces deux derniers mouvements ne rejettent pas la modernité en bloc. Ils sont très intéressés par le portrait (de grands rabbins charismatiques) et se dotent de journaux pour communiquer entre eux mais aussi pour gagner de nouveaux adeptes. Ces trois courants ne sont pas non plus imperméables et de nombreux tenants des Lumières se sont formés dans des yéshivas dites « lituaniennes » ou auprès de rabbins hassidim (p. 124). L'enseignement liturgique n'est pas si éloigné des sciences modernes que l'on pourrait le croire de prime abord au début du XIX^e siècle (p. 88-89). Cette nouvelle orthodoxie est donc elle aussi une modernité. L'intégration au monde chrétien se fait à un rythme bien plus lent qu'en Europe occidentale (à la fin du XIX^e siècle, les petites villes d'Ukraine, de Pologne et de Biélorussie sont majoritairement juives), et plus encore en Russie où elle est forcée (et sans existence d'une classe moyenne, ce qui explique une très forte présence juive parmi les révolutionnaires russes). Si la politique change après 1860, le mal est fait.

Dans l'Empire ottoman, il n'y a pas de volonté du pouvoir d'intégrer les Juifs à la Nation, pour la simple et bonne raison qu'il n'y en a pas vraiment dans son sens européen avant la toute fin du XIX^e. Si ce chapitre peut être vu comme une histoire du ladino, cette langue hispanique que les Sépharades ont prise avec eux quand ils ont été expulsés d'Espagne en 1492, il n'est pas que cela. Il montre, par exemple, aussi la grande importance qu'avait l'Alliance Israélite Universelle à partir de 1860 qui se donnait pour mission d'apporter aux Juifs hors d'Europe les bienfaits de la Révolution française, surtout en enseignant le français. Mais en voulant aider les Juifs ottomans, le ladino se retrouve entre l'enclume du français et le marteau du turc, langue d'un Etat qui se centralise, entre auto-dénigrement et patriotisme turc (p. 160). L'Holocauste voit la quasi-disparition de cette langue.

En Afrique du Nord, on peut observer des variations locales sur une même tradition. Tout comme dans le reste de l'Empire ottoman, le sabbataïsme (Sabbatai Zvi se déclarant au milieu du XVII^e siècle être le Messie, pour sous la pression turque, se convertir à l'Islam) y a créé une onde de choc majeure (p. 214). Il est bien entendu établi un distinguo entre les différents pays du Maghreb (mais peut-on parler du Service d'Ordre Légionnaire comme des SS français ? p. 199) et la situation sur l'île de Djerba y est étudiée avec attention, montrant une grande symbiose entre villages juifs et musulmans.

Le sabbataïsme touche aussi le Moyen-Orient (cinquième chapitre). La crise sabbatéenne s'étend sur un territoire, la Mésopotamie, qui a vu la tradition gaonique (la tradition rabbinique de Babylone) progressivement remplacée par la tradition sépharade espagnole au XVI^e siècle (p. 215). Néanmoins, à cause de l'isolement de la Perse passé au chiïsme d'Etat, la tradition gaonique se maintient dans ce même pays, ainsi qu'à Boukhara, et ce jusqu'au XVIII^e siècle (p. 216). L'approvisionnement en imprimés (ceux à destination d'un public juif s'entend) au Moyen-Orient se fait majoritairement à partir de l'Inde (p. 236-237). Le judaïsme yéménite suis quant à lui une autre trajectoire, son mouvement d'émigration vers la Palestine commençant plus tôt (en 1948, plus de 50% des Juifs yéménites sont déjà en Palestine). Sur place, ils sont vus négativement par les Sépharades mais favorablement par les Ashkénazes qui voient en eux une réminiscence du judaïsme médiéval, voir biblique. Ils participent de ce fait plus que les Sépharades au

façonnement de la culture israélienne actuelle, en plus de leurs actions dans les mouvements clandestins qui s'activent sous le Mandat (p. 244).

L'arrivée en Israël des Juifs éthiopiens a fait les unes des journaux dans les années 80, rendant compte des importants moyens déployés. Petite minorité au sein de la majorité chrétienne, les Juifs éthiopiens font partie d'un système social complexe, reconnu par tous, d'interrelation entre les personnes de religion différente. Ce système est à la fois respectueux des interdits de chacun et montre une volonté inclusive (et les Chrétiens souhaitent in fine la conversion des Juifs). Il implique très très peu de contacts physiques entre les gens, au point que les gens viennent avec leur vaisselle s'ils sont invités chez des gens de l'autre religion (p. 261). Mais à la description d'une telle société, villageoise et agricole, comment ne pas penser au choc qu'à dû être celui des migrants arrivant dans un autre monde. Les problèmes d'assimilation que cette population a rencontrée ne sont aujourd'hui pas encore réglés

D'Israël, il est question dans les deux chapitres qui font suite à celui sur les Ethiopiens. Contrairement aux premiers temps de l'indépendance, les cultures d'origines sont dans les années 90 moins délégitimées (p. 246-247). La chanson d'origine mizrahie est aujourd'hui dominante en Israël (p. 332), tout comme la cuisine a été presque intégralement conquise par la culture juive orientale (qui a aussi pour elle d'avoir les ingrédients les plus facilement trouvable localement). Les auteurs des articles visitent aussi quelques mythes israéliens comme Massada (une redécouverte récente, dans les années 20, à l'aune de l'histoire juive, p. 342-343) et rappellent l'histoire de l'hymne national israélien (et le début sur son israélité), accepté comme tel avant 1948, et les tentatives pour le remplacer (p. 335). Rappelant aussi le conflit entre les immigrants et les Sabras (nés sur place), ils font remarquer que les fêtes « ethniques » refont leur apparition dans l'espace public dans les années 90, y compris le culte des saints, dont les tombes ont aussi fait le voyage (p. 350-351) ! Les auteurs identifient deux types de conflits dans la culture israélienne : celui du centre contre la périphérie (question ethnique) et celui de la rationalité contre la pensée magique (p. 369). Le mouvement « Born again » est aussi analysé (p. 362).

Enfin, dans le dernier chapitre, et avant une brève conclusion, il est question de l'apport de la culture juive à la culture étatsunienne. En 1900, le judaïsme est en en voie de disparition aux Etats-Unis (p. 391), très influencé par la démocratie (ce qui n'est pas sans paradoxe). Il y a ainsi en 1992, plus de 280 femmes rabbins de toutes obédiences aux Etats-Unis (p. 401). L'auteur démontre aussi qu'il est compliqué de distinguer l'œuvre juive de celle qui ne l'est pas aux Etats-Unis, car les Juifs y sont totalement intégrés à la culture dominante. L'importance des managers juifs de musiciens de jazz noirs y est expliquée (p. 407-409). Enfin, l'auteur rappelle dans ce chapitre que l'Holocauste ne devient central dans le judaïsme étatsunien que dans les années 60 quand il commence à être connu (au travers de documentaires télévisés notamment, p. 392-393).

On peut le voir, le livre est dense et traite avec profondeur et nuances d'un spectre très large. Le lecteur apprend à chaque page et les erreurs sont quasi inexistantes (erreur sur les dates du IIe Reich p. 52 et sur Louis XV au XVIIe siècle p. 54 sont les seules que nous avons trouvées !). Un must pour toute personne intéressée par le sujet !

(le rapprochement entre la Révolution française et Moïse, modèle de démocratie sociale p. 56-58, c'est osé ! 8,5/9)

par [spurinna](#) @ 16.06.15 - 20:53:39

<http://casalibri.blog.fr/2015/06/16/cultures-of-the-jews-iii-20553025/>

Rêve de fer

Roman de science-fiction uchronique de Norman Spinrad.



Les années 70, avec les nombreux livres sur les réseaux d'évasion de nazis à partir de 1944, sont des années où l'on s'interroge sur les criminels de guerre qui ont survécu (en plus de commencer à considérer la Seconde Guerre Mondiale comme un objet historique bien défini, comme le montre le premier volume de la somme de Henri Michel sur ce sujet). On en fait même des films (Boys from Brazil, paru en 1976 et porté à l'écran deux ans plus tard). De là à penser que A. Hitler ait survécu ou qu'il soit possible de le cloner (le second volet de Iron Sky est en cours de production par ailleurs), il n'y a qu'un pas que les romanciers se sont empressés de franchir. Parmi ceux-ci, N. Spinrad, éminent membre de la génération faisant suite à l'Âge d'Or de la SF étatsunienne. Mais ce dernier ne se contente pas de faire survivre des dignitaires du IIIe Reich, puisque dans le présent roman, il n'a pas existé.

En effet, tout change en 1919. Hitler, au sortir du premier conflit mondial, est en contact avec le NSDAP à Munich mais, découragé par le groupuscule et par crainte de la montée du communisme (qui conquiert

l'Allemagne et la Grande-Bretagne dans les années 40), émigre aux États-Unis où il travaille comme illustrateur avant de se lancer dans l'écriture de romans de science-fiction. En 1953, l'année de sa mort, il écrit un roman intitulé le Seigneur du Svastika, récompensé par un Prix Hugo posthume en 1955. C'est ce roman fictif, encadré par une vraie préface de l'écrivain français Roland Wagner et suivie par une postface fictive expliquant le roman dans le monde uchronique, qui est donné à lire.

L'histoire commence avec le retour de Feric Jaggar, un Purhomme (un homme sans mutation), revient à Heldon, une république qui abrite la population humaine non atteinte par les conséquences de l'apocalypse nucléaire qui a dévasté la Terre des siècles auparavant. Cependant, dès le passage de la frontière, il remarque que Heldon (qu'il avait quitté enfant avec sa famille pour des raisons politiques) est en grand danger d'être submergé par les mutants, dirigés par les Dominateurs aux pouvoirs psychiques. Passé la frontière, il parvient à mobiliser d'honnêtes citoyens dans une brasserie (tous écoutaient un orateur prônant une plus grande pureté raciale) pour investir le poste frontière et y annihiler le danger qui menaçait la frontière. Jaggar prend alors conscience de son destin politique et de meneur d'homme, adhère au petit parti de l'orateur et entame son chemin vers le pouvoir.

N. Spinrad écrit ici un roman assez lourd, mais c'était clairement le but. On ne compte plus les « racial », « pur », « fanatiques » et autres adjectifs signifiants qui reviennent constamment (en plus des noms et toponymes assez transparents). Du coup, le plaisir de lecture n'est pas immense mais si l'on se place du côté de l'analyse (qui est globalement donnée par la postface) N. Spinrad a bien saisi certains aspects du national-socialisme, comme par exemple le culte du moteur. Pour les lecteurs qui connaissent le déroulé des événements réels, le roman en est une bonne illustration. Les personnages sont pour certains des décalques de dignitaires du III^e Reich mais Jaggar n'est clairement pas le Hitler de l'Histoire (celui qu'il aurait voulu être ?). Le nom de ce dernier permet d'ailleurs des néologismes, comme le jaggarnaut. L'analyse de la postface est aussi le fruit de son temps (Hitler homosexuel, un grand classique, parmi d'autres thèmes très 70's mais N. Spinrad montre aussi qu'il n'est pas aveugle sur l'URSS) mais dont le message central est que le Seigneur du Svastika est tellement absurde qu'il est impossible que cela arrive, même si les États-Unis, menacés en 1954 par la Grande Union Soviétique, se cherchent un homme fort. L'ambiguïté de la conclusion est l'élément fort de ce livre.

Il faut donc lire ce livre non pour sa qualité, volontairement dégradée, mais plus pour saisir une vision des années 70 sur le nazisme et son possible retour, à peine un quart de siècle après 1945.

(ces massues et ces motards, tout de même 6,5/7)

par [spurinna](#) @ 27.06.15 - 12:37:02

<http://casalibri.blog.fr/2015/06/27/reve-de-fer-20605210/>

Er ist wieder da

Roman fantastique et politique de Timur Vermes.
Paru en français sous le titre Il est de retour.



Dans un terrain vague berlinois, le 30 avril 2011, se réveille Adolf Hitler. Les enfants qui jouent au football juste à côté ne le reconnaissent pas. Atteignant la rue, Hitler commence à croire que son Reich n'a finalement pas mal fini. Mais la vérité se fait jour quand, cherchant le *Völkischer Beobachter* chez un marchand de journaux, il doit se convaincre qu'il n'est pas dans les années 40 mais bel et bien au XXI^e siècle. Et les choses ont bien changées ! Sans domicile, sans argent, voyant tout dans la ville par le prisme idéologique mais bien conscient de qui il est, Hitler est hébergé dans le kiosque du marchand de journaux, qui croit voir un humoriste habité par son personnage. Ayant des employés d'une entreprise de production audiovisuelle parmi sa clientèle, le marchand aide « l'humoriste » à remettre le pied à l'étrier en contactant les productions Flashlight. Convaincue par le potentiel d'Hitler (un humoriste, tellement drôle, qui connaît son personnage sur le bout des doigts, une perle !), Flashlight le propulse à la télévision. Pour Hitler, c'est la première étape de ce qu'il veut être sa seconde marche vers le pouvoir, une marche qu'il voit déjà bien plus rapide que dans les années 20.

Écrit à la première personne, ce livre décrit d'une certaine manière la vision que pourrais avoir A. Hitler s'il revenait au XXI^e siècle en Allemagne. Étant un roman, cette vision est fatalement subjective, même si

L'auteur se base très clairement sur les discours et les livres de celui dont il fait le narrateur. T. Vermes s'est bien documenté, à la fois sur A. Hitler, mais aussi sur l'Europe entre 1919 et 1945. Une certaine connaissance de ces mêmes sujets est par ailleurs recommandée pour apprécier pleinement les allusions qui font une bonne partie du sel de ce livre (faut même parfois très bien connaître l'organisation du Parti et la vie de certains dignitaires). Les chapitres forment une sorte d'alternance entre des sortes de réflexions (assez thématiques) et des chapitres plus tournés vers l'action (ce n'est toutefois pas du space opéra), qui forment une critique assez acide de la société allemande contemporaine qui veut, semble-t-il surtout montrer sa fragilité.

Pour T. Vermes, le danger d'un retour au totalitarisme, bien éloigné des partis de la droite extrême allemande (le chapitre qui se déroule au siège du NDP est succulent), même s'il est au début absurde et prête à rire, n'est jamais à exclure. Un passage montre que tout le monde n'est pas dupe, mais cette voix critique sera elle convaincue, on le pressent, par le génie oratoire de A. Hitler. On ne peut pas dire que le style soit éblouissant, mais c'est très écrit, bien rythmé, drôle du début à la fin et dérangeant par moments. La classe politique allemande en prend pour son grade, tout comme le monde médiatique.

Un auteur, qui pour un premier roman sous son nom, a fait un carton et est visiblement à suivre.

(penser au pistolet Walther PPK lui donne des maux de tête 8,5)

par [spurinna](#) @ 29.07.15 - 23:34:23

<http://casalibri.blog.fr/2015/07/29/er-ist-wieder-da-20687089/>

Voyage atlantique

Recueil de journaux de voyage et de lettres de Ernst Jünger.



La vraie paresse est une de ces vertus de paradis qui, chez nous, ne sont plus cultivées que par les chats (p.86)

La joie singulière, que ses images nous réservent, vient d'une présence où nous voyons confirmée la réalité de nos rêves. (p. 98)

Notre exploration de l'œuvre de E. Jünger continue avec Voyage atlantique, paru entre 1934 et 1948 (et traduit quatre ans plus tard en français). Le recueil rassemble cinq récits de voyages, de longueurs, destinations et styles variables, mais effectués entre 1929 et 1938.

Le premier récit présenté emmène le lecteur sur l'île de Rhodes, alors possession italienne, en avril et mai 1938. L'auteur y séjourne avec son frère cadet Friedrich Georg (et c'est le cas dans d'autres voyages de ce recueil, où il est souvent surnommé « le magister »). La relation commence et s'achève à bord du bateau, qui à l'aller fait une escale en Croatie. Le style est télégraphique, peut-être même reprend-il les notes, à peine remaniées (il ajoute des notes bibliographiques, comme p. 42), prises sur le vif. E. Jünger observe autant les habitants variés de l'île que la nature (il photographie), en se concentrant sur la vallée de Rodino, mais en visitant une bonne partie de l'île. Dans ce récit (mais pas uniquement) abondent les références historiques (par exemple p. 25). Il critique les reconstitutions archéologiques faites à Lindos (p. 32) mais aussi le pas romain, qu'il dit préférer voir en Prusse, comme le navet Teltow (p. 27). Ce petit trait d'humour n'est pas unique dans le récit (voir aussi p. 36). Le lecteur ne pourra pas passer à côté de la haute culture littéraire de l'auteur, tant ancienne que moderne (p. 31 ou p. 35).

Le deuxième voyage du recueil est celui qui mène E. Jünger (avec son frère) en Sicile, en avril-mai 1929. Le récit est court, et principalement centré sur Mondello, le village où se retirent les Palermitains fortunés. Là encore, de nombreux passages sont consacrés à des descriptions naturalistes, avec une primauté accordée aux insectes, la grande passion de l'auteur. Il est très impressionné par les ruines de Ségeste (p. 52), notamment le « lien ombilical » (p. 53) qui a laissé le sculpteur sur certaines pierres de la base du temple. L'auteur en profite aussi pour deviser sur la vie de l'esprit comparée à la biologie et lier le modern-style architectural (le style international ?) au totalitarisme (p. 57-62).

Le lecteur est ensuite transporté sur la côte dalmate, que E. Jünger (et son frère) visite en juin et juillet 1932. La forme du texte n'est pas celle d'un journal mais celle d'un récit d'une seule pièce qui s'adresse de manière plus personnelle au lecteur et au passé. Il séjourne chez un ancien capitaine de la marine impériale et

royale, le capitaine Bohrer. Une fois encore, les descriptions entomologiques abondent, précises et vivantes. E. Jünger fait d'ailleurs remarquer que la nomenclature biologique est une forme de poésie (p. 76). Mais l'auteur n'a pas lu que Linné, il a aussi Hippocrate (p. 81). Autre élément qui fait que cette relation de voyage est un peu à part de la majorité du recueil, il est fait référence au voyage en Sicile (p. 75). Le langage est précis et le vocabulaire très recherché (même s'il faudrait pouvoir évaluer le travail du traducteur). L'auteur parle de l'action du vin, notamment sur la mémoire, et c'est l'occasion pour lui de faire allusion à sa participation au putsch de Kapp à Hanovre en 1920 (p. 89). C'est peut-être le moins intéressant des voyages du recueil, le moins poétique.

Nous arrivons ensuite au récit qui donne son titre au recueil, le voyage au Brésil, entre octobre et décembre 1936 (auquel ne participe pas Friedrich Georg). C'est un retour au style diariste, court dans sa formulation mais pas forcément dans ses entrées. Le récit couvre tout le voyage, y compris les journées de mer entre Hambourg et la côte brésilienne que l'auteur touche au nord de Recife (vraisemblablement à l'embouchure du Rio Paraíba). Le récit commence assez étrangement par la critique de son œuvre (p. 100) mais l'auteur qui se ton autocritique pour déclarer son amour aux îles (p. 101, mais aussi p. 168), ce qu'il avait déjà fait dans son voyage en Dalmatie. Une remarque acide, presque antimilitariste éveillera la curiosité du lecteur p. 105, mais ce dernier sera plus intéressé par sa vision critique de la technique (p. 111) et notamment ce qu'il appelle la mécanisation du souvenir qu'engendre l'appareil photo (dont on rappelle qu'il use aussi). Ce thème revient par la suite, lié au totalitarisme, aux pages 170 et 225. Il ajoute aussi qu'il y a peut-être là une nécessité à vivre caché (la résistance intérieure ? son lien avec Sur les falaises de marbre ?).

E. Jünger ne perd pas ses habitudes entomologistes (il raconte l'achat de son premier exemplaire exotique à Hanovre p. 133) mais observe aussi le pays au travers d'une vision raciale mais qui rend justice à la ségrégation qui marque le pays (p. 116), même s'il se laisse aller à la théorie des climats (p. 133) en parlant de son influence sur l'esprit. E. Jünger conte magnifiquement sa première rencontre avec un colibri (p. 122) et décrit avec beaucoup de précision ses émotions. Il rencontre aussi un ancien soldat qu'il avait déjà croisé en 1915 (p. 168) et couche sur le papier quelques rêves qu'il fait (p. 172-173 et 216). Mais à notre sens, le plus beau passage de ce voyage (de tout le livre ?) est celui sur le crabe et le caméléon (p. 185-186). Il s'achève, après des descriptions magnifiques et des considérations sur la fin d'un charme, sur un très beau « Le mécanisme rigide de ces êtres à quelque chose d'inquiétant ; on dirait que le creuset de la création se refroidissait déjà et a coulé pour finir une série d'automates ». Le Voyage atlantique se finit sur une tonalité très sombre, alors que parviennent à l'auteur des nouvelles d'Espagne et qu'il a le pressentiment des temps à venir (en s'appuyant sur les guerres puniques, mais il faut toujours se méfier d'un éventuel remaniement a posteriori). Nous sommes en 1936

Le dernier voyage (et le seul non nanti d'un titre géographique, puisque Myrdun désigne une herbe des montagnes norvégiennes) figurant dans ce recueil nous envoie de l'autre côté de la rose des vents, vers la Norvège (avec le frangin, en juillet et août 1935), et plus précisément dans la région de Molde, à Eidsbygda. Le style est épistolaire (le destinataire n'est pas nommé, et rien ne permet de dire s'il est réel mais il semble lié à la Sicile, p. 242), mais reprend le schéma déjà éprouvé du récit commençant et finissant avec le bateau. C'est pour l'auteur comme un retour rousseauiste dans un monde rural et tourné vers l'Homme. E. Jünger dresse notamment le portrait d'un médecin dont les principes, certes nobles, pourraient avoir des conséquences aujourd'hui controversées (ne pas soulager ou réparer mais s'adapter). Mais il faut voir ce portrait comme la poursuite de l'idée « technocritique » du natif de Heidelberg, dans un monde avec peu de transferts monétaires. Il voit néanmoins aussi les désavantages de l'isolement des fermiers norvégiens sur l'esprit (p. 244-245). L'idée d'étagement est très présente dans cette partie.

Le recueil est très plaisant, avec de nombreux passages de très haute facture, nageant à la surface d'un lac déjà très beau. Sa rythmique permet une lecture aisée, qui allège l'usage d'un vocabulaire parfois hermétique. C'est une confirmation pour le lecteur du talent poétique de E. Jünger, en plus de celui, déjà amplement vu dans ces lignes, de la description (il dit lui-même être fatigué par la constante attention qu'il veut porter à tout). S'il possède encore d'autres talents (mais nous doutons peu !), nous aurons plaisir à les débusquer dans un autre de ses ouvrages.

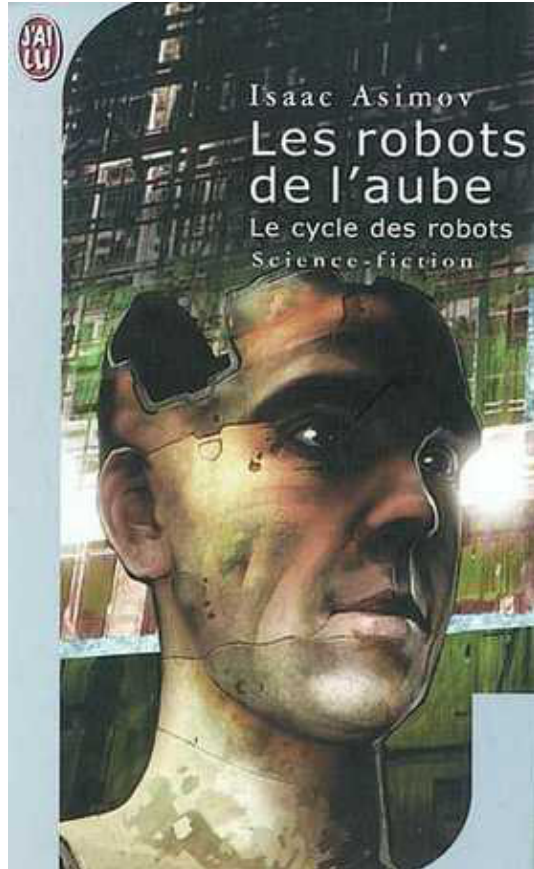
(E. Jünger rend aussi service à d'autres, en ramenant des exemplaires d'insectes à un entomologiste zurichois p. 167-8)

par spurinna @ 11.08.15 - 17:45:04

<http://casalibri.blog.fr/2015/08/11/voyage-atlantique-20700379/>

Le Cycle des Robots V : Les robots de l'aube

Roman de science-fiction de Isaac Asimov.



Comme on ne change pas une équipe qui gagne, I. Asimov a décidé de reconduire le duo Baley-Olivaw, respectivement un humain de la Terre et un robot humaniforme, pour résoudre un meurtre. Enfin un meurtre pas exactement. Le terme exact pourrait plutôt être roboticide, ou comme on préfère dire sur Aurora, la destruction d'un robot, tout simplement. Baley a été envoyé par le gouvernement terrien, non seulement parce qu'il est le seul policier terrien avec une expérience des mondes spaciens (et connu partout depuis qu'il a été le héros d'une fiction policière portant sur son enquête précédente), mais parce que le Dr. Fastolfe, personnalité éminente d'Aurora, a requis sa présence pour faire la lumière sur le roboticide. Olivaw pour sa part est une création de ce même Fastolfe et est devenu, avec la destruction inexplicquée du robot Jander Panell, le seul robot humaniforme de la galaxie.

La difficulté du cas réside dans le fait que le robot Jander Panell a été retrouvé mort par arrêt de son cerveau positronique, un « gel mental » ou contradiction insoluble, et que le seul roboticien qui a le savoir nécessaire pour faire cela est justement son créateur, Fastolfe. Ce dernier, de plus, nie être le meurtrier. Le meurtre peut-il être l'œuvre d'un adversaire politique de Fastolfe, malgré l'impossibilité technique que chacun s'accorde à reconnaître ? Elijah Baley, toujours sujet à l'agoraphobie, débarque donc sur la planète Aurora dans un climat politique sous tension qui décidera de l'avenir de la Terre, mais ne rencontrera pas que des inconnus puisque Gladia la Solarienne (dont toute la galaxie croit maintenant que Baley a été l'amant) a émigré sur Aurora et se trouve justement être la voisine de Fastolfe.

Certains éléments du roman ont déjà été vus dans les précédents romans faisant partie du Cycle des robots, comme le rappel des Trois Lois de la Robotique au début du roman (ce qui permet à nouveau au lecteur novice d'appréhender le monde d'I. Asimov), une écriture très feuilletonesque (il y a des fins de chapitres plutôt punchy) ou encore des rappels assez nombreux des enquêtes précédentes, mais l'auteur n'est pas resté coincé dans les années 1950 (Face aux feux du soleil date de 1957) et démontre que les années 70 sont passées

par là. La sexualité (et par ricochet les différences de conceptions de la sexualité et du mariage dans les différents mondes) occupe en effet une place importante dans ce roman (on s'était arrêté à la forme générale des sociétés dans Face aux feux du soleil, où deux formes de stases se faisaient face). L'auteur évoque même au chapitre 25 la sexualité entre un robot et un humain, opposant Solaria la puritaine à Aurora la libertaire, où la famille n'a plus aucune signification (inspiré par D.A.F. de Sade ?), tout en voulant montrer au travers de Baley que la Terre celle de 1983 ? n'a pas fait fausse route. On est cependant très loin de la pornographie, même si l'épisode de la p. 444 aurait été assez inimaginable en 1957. Par certains côtés, il y a de l'anthropologie culturelle dans ce livre, tant ce livre parle d'incompréhensions, que ce soit entre les robots et les humains (le débat sémantique de haute tenue entre E. Baley et D. Olivaw, p. 46-49) ou entre les humains

Autre caractéristique de ce livre, c'est qu'il fait un pas énorme vers le Cycle de Fondation (du même auteur, voir [ici](#)) en introduisant la psycho-histoire, que Fastolfe souhaite créer (p. 140) mais dont il n'est peut-être pas l'auteur (grosse nouvelle p. 527 !). Ce que l'on avait déjà pu observer dans le dernier tome du Cycle de Fondation, paru en 1986, est ici annoncé. Cette intertextualité (en plus des rappels sur les enquêtes) n'est pas la seule du roman puisque I. Asimov cite aussi sa nouvelle Menteur (p. 109-110), qui elle date de 1941, par la bouche de Fastolfe.

Ce troisième roman du cycle est quasiment sans défaut (un peu de délayage, très léger, par moments peut-être). Les dialogues sont ciselés et justes, les personnages bien campés (même si on peut s'énerver de la maladresse chronique de Baley dans ses rapports aux autres, mais c'est aussi le sel du roman), le scénario stable (et la fin pas lourdaude du tout, voir même très graphique) et dans un bon rythme formel (ainsi au niveau des titres, Baley est symboliquement laissé à lui-même à la fin du volume). L'écrivain dans sa plénitude, servi par une bonne traduction.

Nous commençons à nous faire à l'idée que malheureusement ce cycle a une fin, que nous verrons avec le prochain volume (nous l'espérons apothéotique !).

(avec la remarque de Bentley à son père avant de partir vers Aurora p. 10, on voit que l'auteur a aussi pris en compte les changements survenus dans les rapports intergénérationnels de son époque 8,5)

par [spurinna](#) @ 24.08.15 - 23:51:33

<http://casalibri.blog.fr/2015/08/24/le-cycle-des-robots-v-les-robots-de-l-aube-20713370/>

Le Cycle des Robots VI : Les robots et l'empire

Roman de science-fiction de Isaac Asimov.



Et donc nous y voilà enfin, à la fin de ce Cycle des robots ! Seulement, comme Elijah Baley mange les pissenlits par la racine depuis deux siècles, le narrateur se place maintenant du côté de celle qui était un personnage mineur des deux précédents romans de la série (et pour tout dire parfois un peu pimbèche), Gladia Gremionis (dite aussi Gladia Delmarre ou Gladia la Solarienne ou tout simplement Gladia). Cette dernière a, à la mort de Fastolfe, hérité de deux de ses robots Giskard et Daneel. Mais si Fastolfe est mort, ce n'est pas le cas de son rival défait, Amadiro, qui ourdit sa revanche. Pour cela il est aidé par Mandamus, un descendant de Gladia à la cinquième génération, qui en échange de son poste de Directeur lui soumet un plan qui leur permettra de se venger de la Terre qui leur a envoyé ce démon d'Elijah Baley. Le nom de ce dernier est devenu plus que célèbre puis que la planète où a émigré son fils Bentley porte son nom, comme ses propres descendants dont l'un d'eux, D.G. (pour Daneel Giskard) vient justement rendre visite à Gladia pour une affaire assez étrange, puisque tous les Solariens semblent avoir disparu du jour au lendemain.

C'est cette disparition des Solariens, et qui fait donc de Gladia la dernière des Solariennes (alors qu'elle n'est plus justement depuis 200 ans), qui est le fil rouge de ce roman. A la grande différence des autres romans de la série, celui-ci voit certaines actions se passer dans l'espace et sur des planètes différentes (Aurora, Solaria, Baleyworld et la Terre) en plus d'inclure des flashbacks et des renversements de perspectives (on a ainsi la version Amadiro des premiers chapitres p. 474). Le parallèle que l'on peut faire entre les Spatiens et les Elfes tolkienniens, déjà palpable dans les volumes précédents, est ici accentué par le fait que la colonisation de la galaxie par les Terriens a commencé (et que les Spatiens voient la fin imminente de leur hégémonie). Gladia devient au cours du roman une sorte de Arwen Udomiel, même si G.D. n'a rien

d'un Aragorn va plus chercher du côté de Han Solo (le côté marchand/vaurien). Le roman a été écrit en 1985, ce n'est peut-être pas sans conséquences, y compris dans son explication finale (on a fait tout le chemin qui mène à Terre et Fondation). Enfin, le livre en entier est un hymne à l'action, l'action politique en premier lieu, à but universaliste (la Loi Zéro, p. 429) et qui peut naître en chacun, jeune ou vieux, à n'importe quel moment. Le niveau des dialogues n'est pas retombé dans ce dernier roman du cycle, ce qui allié aux nouveautés architecturales donne un roman très plaisant (même si par endroits on aurait pu concentrer les choses), où les deux robots forment un beau duo de philosophes (ou alors les deux faces d'un même masque) sans que l'auteur ne tombe dans les facilités que lui auraient éventuellement permis les capacités de ces deux robots.

Nous n'aurons qu'une seule remarque sur la forme. La quatrième de couverture de la version poche dévoile éhontément l'inattendue fin du roman précédent, ce qui est donc particulièrement mal pensé et déplaisant.

(l'auteur aime bien parler de ses œuvres de temps en temps, comme avec Byerley, de La Preuve, à la p. 494-8)

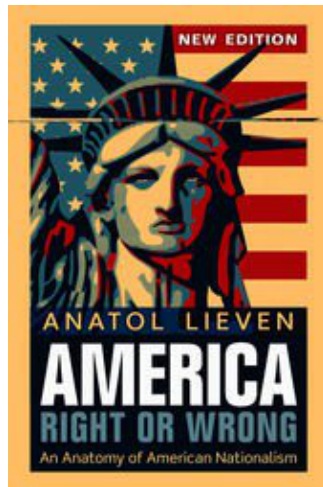
par spurinna @ 11.09.15 - 23:55:11

<http://casalibri.blog.fr/2015/09/11/le-cycle-des-robots-vi-les-robots-et-l-empire-20731912/>

America Right or Wrong

An Anatomy of American Nationalism

Essai de géopolitique de Anatol Lieven, publié en français en 2005 sous le titre Le nouveau nationalisme américain.



Le livre a maintenant plus de dix ans mais son propos n'a globalement pas pris d'âge. Il analyse le nationalisme étatsunien, dans ses genèses, dans ses manifestations et ses effets sur le monde. Aussi qui d'autre qu'un Britannique (qui s'adresse à des Britanniques qui connaissent un minimum les Etats-Unis, très visible p. 37), aux racines germano-baltes et russes mais à l'expérience *in situ*, pour faire l'archéologie du nationalisme étatsunien ?

Après deux courtes préfaces, l'introduction démarre sur ce qui est encore très frais dans l'esprit des Etatsuniens, à savoir l'attentat du 11 septembre 2001 et ce que cela déclenche au sein d'une nation qui en vérité n'est pas réellement menacée sur son sol et qui est relativement bien plus puissante que Rome ou la Sublime Porte en leurs temps. Comment en 2004, au lieu d'agréger autour de lui de nombreux pays (y compris musulmans) grâce à cet attentat pour modifier le monde et combattre l'extrémisme islamiste, les Etats-Unis se retrouvent plus isolés que le 10 septembre 2001 par leur unilatéralisme ?

Le premier chapitre questionne sur l'unicité du nationalisme étatsunien (en regardant beaucoup du côté de la France, notamment pour ce qui est de la volonté civilisatrice), entre sentiment d'élection, le fait d'avoir été épargné sur le territoire national lors des deux guerres mondiales et la sortie de la démocratie aristocratique (« *Herrenvolk democracy* ») dans les années 60.

Puis le second chapitre s'attache à décrire le « Crédo étatsunien », cette romanité contemporaine, qui joue à la fois sur le registre du jeune (un pays neuf) et du vieux (le plus vieil état fédéral au monde, entre autres), en mettant l'accent sur l'innocence étatsunienne, le messianisme et sur le fait que ce nationalisme n'est pas né d'une défaite (p. 89). Le chapitre n'oublie pas de parler de l'usage du Crédo fait par le gouvernement de G.W. Bush et son chauvinisme cocardier.

Le chapitre suivant traite de la première des antithèses au Crédo (et qui se mélange à sa dernière, dans un jeu de balanciers), celle rassemblée sous l'appellation de pays profond ou plus globalement le centre du pays. Y sont décrites les angoisses de la classe moyenne blanche, le nativisme (le rejet de tout ce qui n'est pas WASP), le jacksonisme (et les traditions brutales de la Frontière, comme le lynchage) et le Sud blanc à la conscience régionale très forte (p. 105-108), et colonisé par le Nord après 1865 (p. 112-113). Sur la question de la race, l'auteur cite p. 94 la définition plutôt restrictive du Blanc par B. Franklin.

Le quatrième chapitre explore la seconde antithèse au Crédo, le fondamentalisme protestant (excellent résumé de son côté tribal et pré-moderne, p. 149). A. Lieven examine les liens entre les églises évangéliques et le parti républicain, la droite chrétienne, le millénarisme et la panique morale qui semble étreindre l'aile droite du parti aux affaires au début du XXI^e siècle. Le fait que le nationalisme soit porté par des groupes sociaux en

déclin ou craignant ce dernier (qui peuvent s'allier) est un argument central de ce chapitre (p. 93). Il existe au début du XXe siècle des groupes qui sont contre la banquette arrière dans les automobiles par crainte de la proximité sexuelle (p. 92) !

Les deux chapitres suivants sont eux consacrés aux effets internationaux du nationalisme étatsunien. Le cinquième chapitre montre tout d'abord quel est l'héritage de la guerre froide, dans sa confirmation du mythe (la chute de l'URSS), l'obsession de la Chine et de la Russie, la bellicosité sans militarisme (le désir de la tension, pas du conflit). Puis, dans le dernier chapitre de l'ouvrage, l'auteur exprime ses craintes quant aux conséquences du nationalisme étatsunien au Moyen-Orient et plus particulièrement en Israël, principalement à cause du soutien au Likud poussé non seulement par le lobbyisme israélien et juif, mais aussi par le parallèle fait entre deux pays qui se sont construits par la conquête d'un pays pensé comme vide (p. 179-186) et l'action du fondamentalisme millénariste (ou sionisme chrétien).

L'ouvrage s'achève sur une conclusion (très belle dernière page !) sur les craintes de l'auteur devant les conséquences d'autres attaques terroristes, un sursaut nationaliste de la classe moyenne déclassée sans soutien de l'Etat et sur ses interrogations sur le fait que la classe moyenne blanche en voie d'appauvrissement vote toujours républicain

Même si le texte est parfois illuminé par quelques traits spirituels (p. 70, p. 115 sur les Sudistes maltraités par Hollywood, p. 147, p. 148 ou p. 186-187, entre autres), c'est globalement assez difficile à lire. Tout le monde n'est pas Tony Judt. Il faut même parfois s'accrocher, parce que les informations sont nombreuses mais la structure pas toujours évidente. Le ton est critique (mais c'est pas vraiment une surprise), dirigé contre le parti républicain même si le parti démocrate n'échappe pas aux critiques (il a aussi ses faucons), tout en cachant peu les opinions de l'auteur (il est contre la guerre en Irak, mais pour celle en Afghanistan, p. 27). Et comme il y a vraiment beaucoup d'informations, il en est quelques-unes de fausses ou qui demandent des nuances. On peut par exemple se demander si, comme l'auteur le prétend, le désir de grandeur de la France s'est fondu dans l'Union européenne (p. 35), si la culture Boer s'est vraiment « soumise » en Afrique du Sud (p. 101), si la guerre d'Algérie s'est vraiment arrêtée en 1963 (p. 36), si Sparte supprimait ses hilotes (p. 108), si les Chiites sont minoritaires en Irak (p. 170), si le déclenchement de la première Guerre Mondiale a été aussi simple que cela (p. 188), ou si la Micronésie et les Iles Marshall ne sont pas des colonies (p. 173)

L'auteur est par contre très bon dans la comparaison entre les différents nationalismes étatsunien, russe, britannique, allemand et français (p. 33-35), sur la différence entre patriotisme et nationalisme (appuyé sur plusieurs auteurs, p. 6), sur les contestataires des années 60 qui adhèrent eux aussi au Crédo (p. 63), sur le constat du déclin de l'étude de l'étranger et la Théorie du Choix Rationnel (c'est-à-dire que chaque homme sur Terre désire devenir étatsunien, p. 66-67), sur l'aveuglement des années 90 envers la Russie (p. 68-69), sur le bellicisme nord-irlandais qui ne s'est pas atténué avec le passage de l'Atlantique (p. 96-97, p. 102) et ce qu'il a donné face aux Indiens (la guerre d'extermination qui semble avoir laissé des traces dans la psyché collective, même contre la volonté du gouvernement central, p. 100), sur l'anti-élitisme (p. 134) et les tensions entre régions (p. 97), le nationalisme des perdants de la Conquête de l'Ouest (p. 103-105) et celui que les immigrants amènent avec eux d'Europe (p. 135), sur le non-universalisme des lois étatsuniennes (p. 117-122), le millénarisme comme socialisme spirituel (pour ceux qui seraient autrement socialistes, p. 147), sur le lien entre nationalisme et développement économique (y compris en Europe de l'Est, p. 210-211) et sur le fait que, hors l'Egypte, les pays arabes ne sont que des tribus avec des drapeaux (même si c'est un peu provocateur, p. 213) et de manière générale, sur cet empire qui se refuse à en être un.

L'auteur ne mâche pas ses mots, et ceci non sans fondements, sur la négation des cultures par les ONG (p. 83) et sur le « Nation Building » (p. 84). Enfin, il produit d'intéressants développements sur les villages qui se recréent dans les banlieues résidentielles ou certaines campagnes qui ressemblent plus à 1914 en Europe qu'à celle de 2004 (p. 139) ou sur les Evangéliques qui refusent de voir que c'est le Capitalisme qui empêche le retour aux valeurs des années 50 (p. 145).

De cette énorme densité, le lecteur ressort nanti d'une connaissance approfondie du nationalisme étatsunien mais aussi des ressorts de la politique internationale du début des années 2000 (échec de la politique

unilatéraliste à la fin 2003). Les choses ont-elles fondamentalement changées avec l'élection de Barack Obama ? Le parti nationaliste, comme A. Lieven appelle le parti républicain, n'est plus à la Maison Blanche mais est-ce pour autant que tout est renversé et qu'il n'y a plus d'empire ?

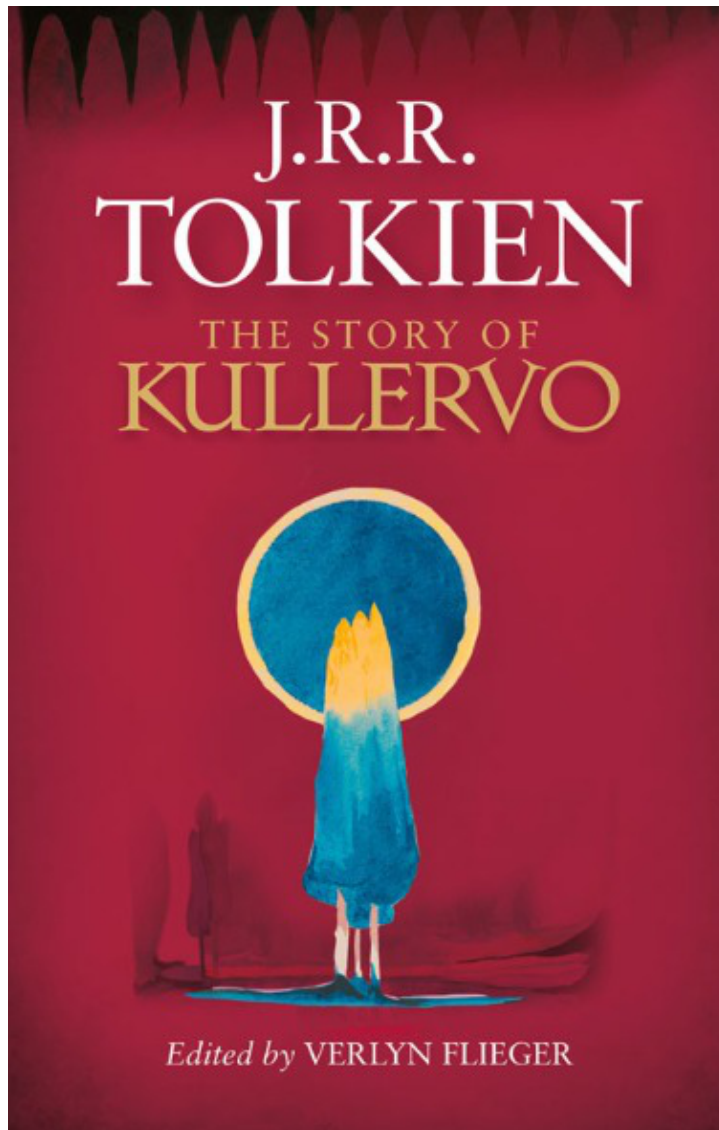
(elle prend cher la gouvernance p. 84 ! « le gouvernement moins la politique », selon Alex de Waal 7,5/8)

par spurinna @ 29.09.15 - 00:01:13

<http://casalibri.blog.fr/2015/09/28/america-right-or-wrong-20747978/>

The Story of Kullervo

Adaptation du mythe finlandais éponyme par J.R.R. Tolkien, édité et commenté par Verlyn Flieger.



Et nous revoilà de nouveau à lire ce monument de la littérature du XX^e siècle qui est J.R.R. Tolkien. Kullervo occupe une place particulière dans l'œuvre du Professeur, puisque c'est le premier texte en prose que le tout frais étudiant a écrit, presque au détriment de ses études, entre 1911 et 1916. Voulant mieux comprendre le Kalevala (qui rassemble des histoires ayant cours en Carélie, très populaire au XIX^e siècle et important dans le nationalisme finlandais), il se lance dans l'apprentissage du finnois. Le texte inachevé qui en résulte (et qui n'est pas une traduction mais bien une adaptation) est accompagné des notes préparatoire à la fin envisagée, un répertoire de noms, deux conférences sur Kullervo (annotées) et enfin une analyse de l'œuvre par V. Flieger.

Kullervo naît esclave de son oncle. En effet, ce dernier, un magicien dénommé Untamo, a tué Kallervo son frère pour mettre fin à une dispute au sujet de la rivière et des champs. Sa mère, alors enceinte des jumeaux Kullervo et Wanona, est la seule qui ait été épargnée. Comme tout héros finlandais, Kullervo grandit plus vite que les humains normaux et sa mère lui transmet le couteau de son père. Untamo voit le danger que représente ce neveu qui ne cache pas son désir inextinguible de revanche et tente de le faire mourir par trois fois. A chaque fois, un poil du chien Musti (doté lui aussi de pouvoirs magiques) lui sauve la vie. Renonçant à le faire périr et constatant l'incapacité de Kullervo à obéir de manière efficace à ses commandements, Untamo vend

Kullervo à un forgeron qui habite au loin. Il est ainsi séparé de sa mère, mais surtout de sa sœur qui était la seule personne qu'il chérissait. Toujours aussi revêche, Kullervo ne se fait pas aimer de la femme du forgeron qui en représailles, met un silex dans son pain. Kullervo y casse la pointe de son couteau chéri et jure alors de se venger, ce qu'il fait en appelant des loups et des ours à tuer le troupeau qu'il garde, puis conduisant ces mêmes bêtes sous la forme de vaches auprès de sa maîtresse, qu'ils mettent alors en pièce. Kullervo est maudite par cette dernière. Désirant retourner auprès des siens, il est mis sur le chemin par la Dame en Robe Bleue, qui lui défend pourtant de gravir une montagne. Ce que fait bien entendu Kullervo. Là bas, il rencontre une jeune femme perdue, qu'il courtise et qui accepte de vivre avec lui. Mais, après quelques temps, apprenant l'ascendance de Kullervo, elle se suicide en sautant dans la cascade qui jouxte leur hutte. Kullervo reprend sa route, tue Untamo mais dans sa folie tue tous les dépendants d'Untamo, y compris sa mère et le chien Musti. Le fantôme de sa mère que celle qu'il a rencontré dans les bois était sa sœur Wanona.

La courte adaptation tolkienienne (dans son style archaïsant maintenant bien connu) s'arrête là mais ses notes indiquent que le héros parle ensuite à son épée qui accepte de lui prendre la vie (comme dans l'original mais avec un discours différent).

Les deux conférences, quasi identiques, portant sur le Kullervo finlandais sont d'un grand intérêt car elles expliquent la vision de Tolkien sur l'œuvre et leur commentaire d'une grande pertinence. Le commentaire final de V. Flieger est de haut niveau et nécessite une connaissance fraîche du Légendaire (Enfants de Hurin y compris) mais montre avec une éclatante clarté le chemin parcouru entre le Kullervo finlandais, l'adaptation de Tolkien et la création du personnage de Turin Turambar (Enfants de Hurin et Silmarillion) ainsi que le réemploi de la figure du « chien facilitateur » dans l'histoire de Béren et Luthien.

Ainsi, il n'y a pas que les mythes germaniques qui furent une inspiration pour le Professeur, et l'apport finnois ne se cantonne pas qu'à la linguistique dans une œuvre qui ne compte plus ses facettes.

(Kullervo Kalervonpoika, la tête de mule ultime 8,5)

par spurinna @ 03.11.15 - 23:08:10

<http://casalibri.blog.fr/2015/11/03/kullervo-20775982/>

Ivan Soussanine

Livret de Yegor Rosen et Vassili Joukovski et musique de Mikhaïl Glinka.
Production de l'Opéra de Francfort.



Mais sont-ce là vraiment les auteurs que nous avons entendus ce soir ? L'œuvre en question raconte un événement mythico-historique lié à la montée sur le trône de Michel III, le premier des tsars de la dynastie des Romanoffs. Le livret a été modifié après la Seconde Guerre Mondiale pour mettre l'accent sur le patriotisme, le côté anti-polonais et surtout pour effacer toutes les références au tsar. L'opéra, qui avait été très joué au XIXe siècle, est à nouveau joué dans sa nouvelle version politiquement compatible. Mais la version qui nous a été donnée de voir est une version dite « locale », avec des changements très conséquents dans le livret, et sans doute même aussi dans la musique.

Le début semble identique à la version soviétique. Des soldats russes reviennent au village, et Antonida retrouve son fiancé Sobinine. Ivan, le père d'Antonida, est favorable au mariage mais souhaite attendre la fin de la guerre pour le célébrer.

Les choses prennent un autre tournant avec la seconde scène, quand on remplace les troupes polonaises par des troupes allemandes. Oh, on a bien des drapeaux polonais et les danseurs portent la casquette typique (celle avec les coins) mais le chant passe majoritairement à l'allemand et le texte ne laisse que peu de doutes sur la relocalisation temporelle de l'œuvre (il y a du avoir des gens assez étonnés de se voir envoyer du « Sieg Heil » en rafale). Toujours est-il que l'ennemi se moque de l'hiver et veut continuer d'avancer vers Moscou malgré quelques nouvelles déjà peu encourageantes qui parviennent au général (qui a une carrière météoritique par rapport au chef de détachement qu'il est dans la version d'origine).

Dans le village, Soussanine et son fils adoptif Vania jurent de continuer à défendre la Patrie et Soussanine bénit Antonida et Sobinine. Ce dernier parti, un détachement allemand survient et veut connaître le chemin du camp des partisans non loin du village. Ils obligent Soussanine à être leur guide, mais ce dernier envoie Vania prévenir les partisans pendant que lui va retenir les soldats. Il fait ses adieux à sa fille.

De son côté, Sobinine, malgré la difficulté à trouver les ennemis par un temps exécrable, réaffirme la justesse

de la guerre à ses troupes, qui sont rejointes par Vania qui leur annonce l'arrivée des Allemands. De son côté, Soussanine a entraîné le régiment ennemi dans un marais où il espère voir encore l'aube rouge (oui, un peu de symbolisme dont nous doutons qu'il fut présent dans le livret d'origine), pressentant le bonheur futur de ses enfants. Peu avant l'aube, les soldats constatent la duplicité de leur guide, et après un discours courageux de sa part, le tuent. Ils sont chassés par les partisans.

L'épilogue prend place à Moscou, sur la Place Rouge. Devant un catafalque très orthodoxe chantent des chœurs militaires, à la gloire du Peuple et de la Russie. Soussanine est reconnu comme héros.

Le décor est très soigné, avec cette ruine de porte monumentale ronde (presque hobbitesque) qui ne cherche pas à faire russe et l'adjonction d'un voile servant de support à des images projetées. Ces dernières soutiennent le propos quand on y voit de la neige, un peu moins quand il s'agit de faire voir des images d'archives de l'Opération Barbarossa au spectateur. Deux cloches brisées disposés sur le plateau complètent le dispositif. De manière générale, le décor montre bien l'indécision du metteur en scène, entre lien avec la partition d'origine et l'actualisation. Le mausolée de Lénine final, devant les murs du Kremlin en plus de la bannière orthodoxe est plus un non-choix que l'illustration d'une « Russie éternelle ». Le choix des costumes semblait aussi propager cette idée (avec celle du paysan/soldat, là encore dans l'épilogue).

Au niveau des voix, on a pu entendre de belles choses, dont notamment le trio Soussanine/Antonida/Sobinine du troisième acte. Sobinine manquait malheureusement de coffre, mais Vania (très applaudie) et Antonida étaient dans le coup. Le rôle-titre aurait plus être un brin plus dans l'émotion dans le final, mais a globalement bien porté l'œuvre. Peu de choses à dire sur l'orchestre, que l'on aurait plus entendu si les parties dansées n'avaient pas toutes été éliminées de cette version.

On sort peu convaincu de cet opéra, peu donné, et qui n'a pas attiré les grandes foules.

(Bizarrement, devant le mausolée, le chant se fait plus hymnique qu'au début 6)

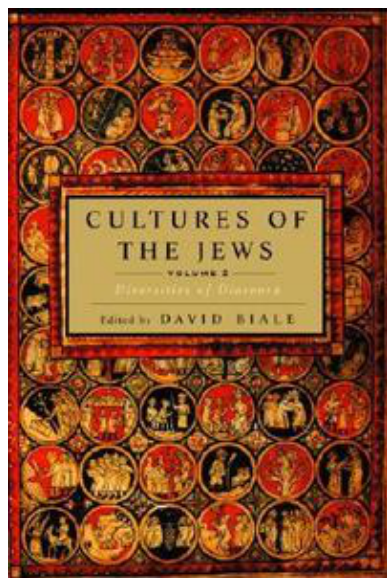
par [spurinna](#) @ 10.11.15 - 22:48:57

<http://casalibri.blog.fr/2015/11/10/ivan-soussanine-20780812/>

Cultures of the Jews II

Diversities of Diaspora

Essais historiques sur les cultures juives à l'époque médiévale sous la direction de David Biale.



Et voilà le dernier volume de la série, que nous présentons ici dans le désordre. Comme chaque livre et chaque chapitre peut se lire indépendamment, les conséquences sont assez infimes.

Comme les deux autres volumes, celui-ci s'ouvre sur la préface centrée sur le petit coffre à linge italien de la seconde moitié du XV^e siècle. Suit l'introduction (qui présente le contenu du livre), qui démarre fort si l'on peut dire en définissant le Moyen-Âge comme le terme chrétien désignant la période entre la première et la seconde venue du Christ (p. 3). Il faut avouer que c'est un début assez inattendu. Mais malgré cette entame douteuse, les auteurs se reprennent pour donner à lire un livre de très haute tenue scientifique, comme le démontre à lui seul le premier chapitre consacré au judaïsme durant l'Âge d'Or de la civilisation musulmane. Le commentaire de texte inaugural place de plus la barre de manière exemplaire. Ce chapitre démontre qu'il est plus facile d'être juif que chrétien dans les premiers siècles de l'Islam (du fait de l'existence de Byzance, p. 15-17) et que le Talmud s'applique du fait même de l'état de dhimmitude (p. 18). L'auteur détaille aussi l'influence des Juifs Karaïtes sur l'étude de la Torah (p. 19-20), tout comme la relative tranquillité des Gens du Livre en terre d'Islam tant que dure la conquête, qui prend fin avec la fin du califat, entraînant de nombreuses conversions (moindres en Afrique du Nord, p. 21-23). Il est aussi question des liens linguistiques entre l'arabe et l'hébreu (p. 25-32) et de la traduction de la Torah en arabe au Xe siècle par Saadia. Pour l'auteur, ce dernier initie une sorte de Renaissance avec un retour à la Bible délaissée au profit du Talmud (p. 34-41). Le chapitre passe ensuite à Maïmonide, dont le Mishneh Torah explique la Loi dans le but de laisser au lettré plus de temps pour la philosophie (p. 42-43). L'auteur démontre ainsi l'influence aristotélicienne et néo-platonicienne sur le judaïsme des débuts du Moyen-Âge (comme c'est aussi le cas dans le christianisme et l'Islam, les lettrés communiquant entre eux). L'importance de la poésie est aussi soulignée, comme l'intérêt qui commence à être porté à la vie de l'âme (p. 52-53). L'influence musulmane en matière de rituels est explicitée (présente chez Maïmonide par exemple), parfois même en contradiction avec le Talmud. Il est même des Karaïtes qui se prosternent (p. 57) ! Pour autant, ce sont ces derniers qui maintiennent Jérusalem comme centre du judaïsme (p. 58-59).

Une analyse de la situation espagnole était attendue dans une telle partie et elle ne manque pas à l'appel. C'est l'objet du second chapitre, qui a pour objet de décrire le changement de la culture séfarade dans une péninsule ibérique chrétienne. La littérature en hébreu qui est produite dans cette dernière n'est en effet dépassée en nombre et en qualité qu'au XX^e siècle. Mais il n'y a pas que des hommes de lettre en Espagne au Moyen-Âge, puisque les Juifs prennent bien le tournant de la Reconquista en intégrant les entourages

royaux tout en gardant le contact avec le monde musulman (p. 89-92). Il n'y a pas de ségrégation en Espagne chrétienne entre les différentes confessions du XIIe au XIVe siècle, et les relations entre les courtiers juifs et les femmes chrétiennes ou musulmanes ne se limitent pas qu'à la parole (p. 95). Les voyageurs juifs d'au-delà des Pyrénées en sont même scandalisés ! Le judaïsme espagnol s'euro-péanise en commençant à penser à philosophie comme contraire à la foi (à la différence de Maïmonide ou de Ibn Daoud) et une controverse sur la rationalité du judaïsme fait rage jusqu'en 1233, au moment où apparaît la kabbale, réservée à une très petite minorité d'initiés éduqués (p. 103-105). Au XIVe siècle, le judaïsme espagnol commence à se poser la question de quelle domination préférer, chrétienne ou musulmane (p. 113), dans le cadre d'une poussées des conversions (ordres mendiants, étude du Talmud par des Chrétiens) mais aussi de la dissémination de la légende du Prêtre Jean (dans une version parallèle à la version chrétienne) qui voit la naissance de l'idée de la possibilité d'un Etat juif (p. 113-117). Le tournant a lieu en 1391. A cette date, le fait qu'il soit plus doux de vivre dans la chrétienté est réévalué (mais encore majoritaire) et on assiste à des migrations vers la Palestine. La chute de Constantinople accélère le mouvement (p. 133). Enfin, comme un exil dans l'exil ou une autre destruction du Temple, les Juifs sont expulsés de la péninsule ibérique entre 1492 et 1497. Les Espagnols (Séfarades) sont désormais en dehors de l'Espagne

Le troisième chapitre nous emmène plus au nord, chez les Ashkénazes, en France du nord, en Allemagne de l'ouest et en Angleterre (ils viennent majoritairement d'Italie, même s'il y a en France du Sud un peuplement ininterrompu depuis le Ve siècle, p. 150). La première préoccupation de l'auteur est de démontrer la symbiose qui existe entre les mondes juifs et chrétiens au Moyen-Âge, où la violence en groupe est l'exception (p. 147). Malgré ces exceptions et donc à l'encontre de la vie quotidienne de villes telles Worms, se développe chez les Ashkénazes une idéologie du martyr, avec ses listes (suivant les habitudes monastiques, p. 162). Il est aussi question dans ce chapitre de l'élaboration de législations communales qui s'éloignent du Talmud, de l'importance des villes de Mayence et Spire ou encore des accusations antisémites qui ne mènent pas toujours à la violence (auxquels répondent des libelles anti-chrétiens suivant les évolutions théologiques) et des détournements de symboles (p. 159-160) qui servent à maintenir une culture juive autonome, voir à nourrir un sentiment de supériorité (p. 195). Ainsi, les Juifs ashkénazes du Moyen-Âge sont à la fois David et Goliath (p. 199). On regrettera seulement dans ce chapitre les imprécisions géographiques (sur Metz p. 152, ou p. 155 sur la Normandie).

Le chapitre suivant se concentre sur la culture juive dans l'Etat polono-lithuanien, où tolérance et intolérance se côtoient, mais pas uniquement à l'encontre des Juifs. L'apparition du livre imprimé revêt une importance capitale dans cette région, lançant des tentatives de codification de la Halakha, des commentaires du Talmud (soumis à la casuistique dans certaines yeshivahs p. 228-245). C'est aussi grâce aux livres que la kabbale se répand aux XVIe et XVIIe siècles, à tel point que l'on peut parler de chamanisme juif avec ses guérisseurs magiques (baal shem, p. 245). Le développement de la kabbale conditionne la naissance du Hassidisme à la fin du XVIIIe siècle (p. 258), en insistant sur la relation à Dieu (auxquels répondent les Mitnagdim, p. 262-263).

La situation des Juifs en Italie à l'époque moderne, sujet du cinquième chapitre, fait montre de nombreux contrastes. L'auteur de ce chapitre dénombre en effet trois branches dans le judaïsme italien au XVIe siècle : une branche « indigène », une branche sépharade (venue d'Espagne directement ou vis l'Empire ottoman) et une branche ashkénaze. Leurs pratiques rituelles diffèrent, à quoi s'ajoute des différences régionales (ayant attiré au bain rituel ou au vin, p. 275-277). Le chapitre se concentre sur trois familles, une de chaque branche, qui ont pu se hisser au sommet de la société, souvent en étant banquier. Mais leur haut statut ne leur épargne pas forcément les crimes d'honneur, comme chez les Finzi en 1577 (p. 288).

Au Pays-Bas (sixième chapitre), les Conversos viennent avec leurs idées et contradictions, comme l'averroïsme, le nihilisme ou un proto-déisme (p. 338). Ces Séfarades de Hollande veulent nettement se séparer des Ashkénazes locaux (p. 347), du moins pour ceux qui redeviennent Juifs ou qui restent Séfarades (p. 341). Ils vivent immergés dans une culture hispanique, sans pour autant se cantonner à l'espagnol ou au portugais (p. 362-364). La synagogue tient une place centrale chez les Conversos (très influencés par le calvinisme, avec qui ils collaborent intellectuellement au XVIIe siècle, p. 360-361), détachés du judaïsme au jour le jour des Juifs locaux (p. 351). Ces mêmes synagogues sont des étapes touristiques où des visiteurs assistent aux offices, et l'on peut y voir aussi une maquette du Temple (financé par un Chrétien, p. 361).

Enfin, le dernier chapitre procure un éclairage plus ethnologique (comme dans le troisième tome) en abordant le thème des talismans juifs à l'époque moderne, mais qui pour une bonne partie sont encore utilisés à l'époque contemporaine, voire de nos jours. Il est par exemple question du Sefer Raziel, un livre utilisé depuis le IX^e siècle comme talisman et comme compilation de « recettes » de charmes (p. 372-373) et d'amulettes en usage en tous lieux, autant chez les Sépharades que les Ashkénazes (mais aussi par les Chrétiens ou les Musulmans, p. 377). La Torah peut aussi servir de talisman, lors de naissances par exemple (dans la chambre ou reliée à la parturiente par un fil, p. 376). Tout ce qui est écrit en hébreu n'est pas forcément juif par ailleurs (p. 377) et la Main de Fatima a été adoptée en pays d'Islam (p. 391-393). Des images (de rabbins ou des vues de Jérusalem), reproduites mécaniquement, servent de produit d'exportation, parfois en mélangeant plusieurs traditions (p. 382-385). Ces portraits de rabbins sont souvent les seules représentations humaines de la maison.

Des nombreuses illustrations monochromes agrémentent le texte de nombreux chapitres, en plus de quelques cartes. Il y a, comme dans les deux autres volumes de la série, des informations à chaque page et les erreurs ou imprécisions se comptent sur les doigts d'une seule main (ce qui pour 425 pages de texte, conclusion comprise, fait très très peu). Le tout est bien entendu agrémenté de notes dans la meilleure des traditions scientifiques et un index complète le volume.

On entendra reparler de l'ovni Maïmonide dans ces lignes !

(à Mayence, on est tellement loin de tout que l'on ne cite même plus le Talmud dans les décisions judiciaires p. 152-158,5)

par [spurinna](#) @ 29.11.15 - 23:26:56

<http://casalibri.blog.fr/2015/11/29/cultures-of-the-jews-ii-20793702/>

Fin ... et nouveau départ ailleurs !



La plateforme qui héberge le présent blog fermera ses portes au 15 décembre.
Le blog ne sera donc plus accessible.

Néanmoins, nous ne comptons pas mettre fin à nos chroniques et nous lancerons sous peu un site à cette fin. Son nom reprendra le présent nom (l'habitude ou le plaisir, encore dix ans après ?). Nous ne savons à cette heure si nous pourrions encore ici en indiquer l'adresse avant la fermeture.

Mais dans ce cas, nous comptons sur votre moteur de recherche pour nous retrouver !

A bientôt !

par spurinna @ 08.12.15 - 13:48:19

<http://casalibri.blog.fr/2015/12/08/fin-et-nouveau-depart-ailleurs-20799508/>

Les amis de l'auteur



Ce membre n'a pas de blogs pour le moment.

Vincent Times



etmotifs.blog.fr

EtMotifs

Sur l'auteur

spurinna (), homme, 34 ans, , parle Francais (FR)

Ses blogs: casalibri.blog.fr Centres d'intérêt:
Tags des membres:

Zip:

Rue:

Email: dainsleif@hotmail.com

Visites

Cette page montre le nombre de visites de votre blog.

Visites total: 85328

Résultats mensuels

Mois	Total Visites	Total Visiteurs
Novembre 2015	6005	984
Octobre 2015	5899	981
Septembre 2015	5375	926
Août 2015	11026	1010
Juillet 2015	8872	1402
Juin 2015	8899	1300
Mai 2015	7924	1594
Avril 2015	11687	1323
Mars 2015	8672	1149
Février 2015	5298	1112
Janvier 2015	5613	1312